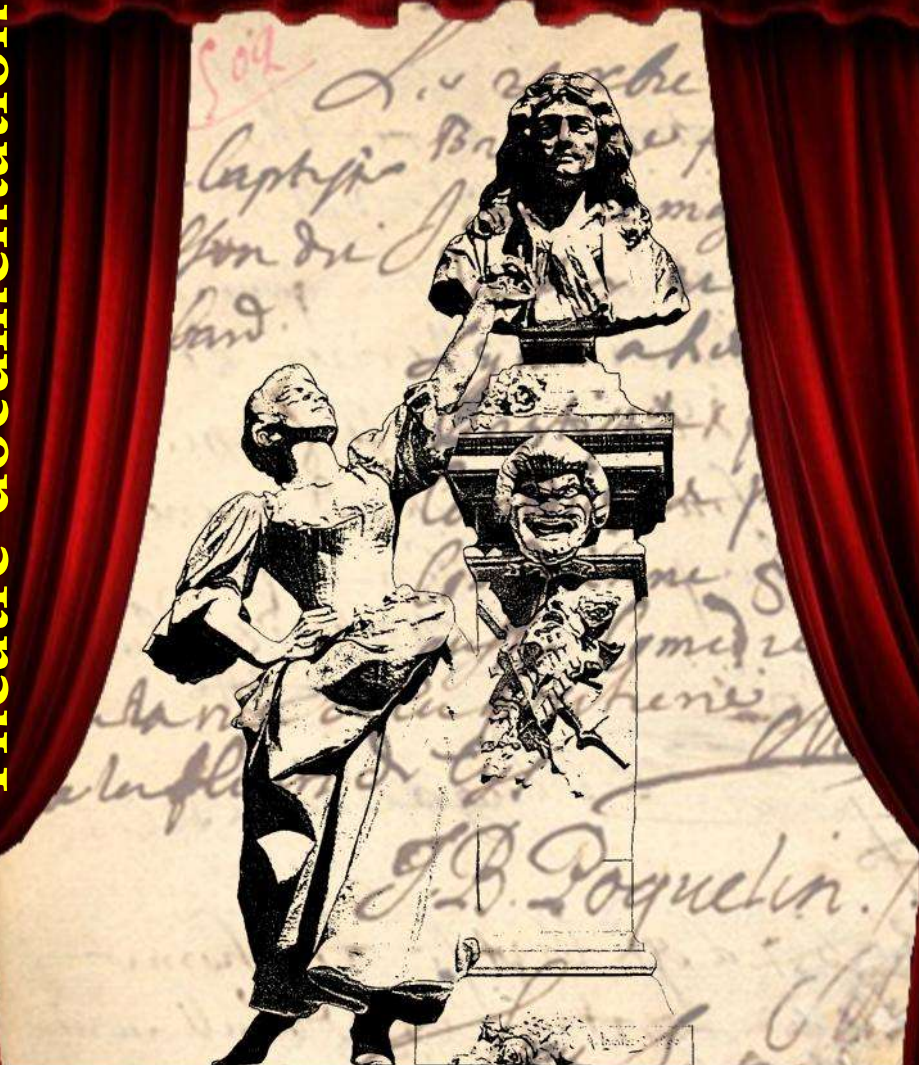




Jean RACINE

Théâtre-documentation



Alexandre le Grand



Jean RACINE
1639-1699

Alexandre le Grand



ALEXANDRE LE GRAND

Tragédie en cinq actes.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal, le 4 décembre 1665.

Personnages

ALEXANDRE

PORUS, *roi dans les Indes*

TAXILE¹, *roi dans les Indes*

AXIANE, *reine d'une autre partie des Indes*²

CLÉOFILE, *sœur de Taxile*³

ÉPHESTION

SUITE D'ALEXANDRE⁴

La scène est sur le bord de l'Hydaspe⁵, dans le camp de Taxile.

¹ Arrien et Plutarque donnent le nom de *Taxile* au prince indien qui fit sa soumission à Alexandre. Plutarque le représente comme régnant, dans l'Inde, sur une étendue de pays égale à celle de l'Égypte. (*Vie d'Alexandre*, chapitre LIX.) Suivant Quinte-Curce, le nom de ce prince était *Omphis*; et quant à *Taxile*, c'était un surnom royal que ces princes indiens se transmettaient. *Taxile* n'était pas seulement le nom du père de cet Omphis, mais celui des rois ses prédécesseurs. Suivant la coutume indienne, ce nom des rois était tiré de celui de leur ville principale, *Taxiles* (*Taxila*, en sanscrit Takshacila), située dans le Penjab, entre l'Indus et l'Hydaspe.

² Le personnage d'Axiane n'est pas historique.

³ La parenté de Cléofile et de Taxile est également de l'invention de Racine. Ce nom est écrit *Cléophile* dans les éditions de 1666 et de 1672.

⁴ L'indication Suite d'Alexandre manque dans les éditions de 1666 et de 1672.

⁵ L'Hydaspe, un des fleuves du Penjab, traversait le royaume de Porus. Il est célèbre par la victoire qu'Alexandre remporta sur ses bords.

AU ROI¹

Sire,

Voici une seconde entreprise qui n'est pas moins hardie que la première. Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon ouvrage le nom d'Alexandre, j'y ajoute encore celui de Votre Majesté, c'est-à-dire² que j'assemble tout ce que le siècle présent et les siècles passés nous peuvent fournir de plus grand. Mais, Sire, j'espère que Votre Majesté ne condamnera pas cette seconde hardiesse, comme Elle n'a pas désapprouvé la première. Quelques efforts que l'on eût faits pour lui défigurer mon héros³, il n'a pas plus tôt paru devant Elle, qu'Elle l'a reconnu pour Alexandre. Et à qui s'en rapportera-t-on, qu'à un roi dont la gloire est répandue aussi loin que celle de ce conquérant, et devant qui l'on peut dire que tous les peuples du monde se

¹ Cette épître au Roi n'a été imprimée du vivant de Racine que dans les éditions détachées de 1666 et de 1672.

² Comparez la ponctuation à celle de la Préface de *la Thébaïde*.

³ Voyez ce qui est dit dans les deux préfaces des critiques qu'on avait faites du personnage d'Alexandre.

ALEXANDRE LE GRAND

taisent, comme l'Écriture l'a dit d'Alexandre¹ ? Je sais bien que ce silence est un silence d'étonnement et d'admiration, que jusques ici la force de vos armes ne leur a pas tant imposé que celle de vos vertus. Mais, Sire, votre réputation n'en est pas moins éclatante, pour n'être point établie sur les embrasements et sur les ruines ; et déjà Votre Majesté est arrivée au comble de la gloire par un chemin plus nouveau et plus difficile que celui par où Alexandre y est monté. Il n'est pas extraordinaire de voir un jeune homme gagner des batailles, de le voir mettre le feu par toute la terre. Il n'est pas impossible que la jeunesse et la fortune l'emportent victorieux jusqu'au fond des Indes. L'histoire est pleine de jeunes conquérants. Et l'on sait avec quelle ardeur Votre Majesté Elle-même a cherché les occasions de se signaler dans un âge où Alexandre ne faisait encore que pleurer pour² les victoires de son père. Mais Elle me permettra de lui dire que devant Elle, on n'a point vu de roi qui à l'âge d'Alexandre ait fait paraître la conduite d'Auguste, qui sans s'éloigner presque du centre de son royaume, ait répandu sa lumière jusqu'au bout du monde, et qui ait commencé sa carrière par où les plus grands princes ont tâché d'achever la leur. On a disputé chez les anciens si la fortune n'avait point eu plus de part que la vertu dans les conquêtes d'Alexandre³. Mais quelle part la fortune peut-elle prétendre aux actions d'un roi qui ne doit qu'à ses seuls conseils

¹ Racine a traduit en vers, dans un passage de sa tragédie, la phrase sublime du 1^{er} livre des *Macchabées*, qu'il rappelle ici.

² M. Aimé-Martin a substitué *sur* à *pour*, qui est la leçon de 1666 et de 1672.

³ Voyez dans les *Ceuvres morales* de Plutarque le petit traité en deux livres qui a pour titre : *Sur la fortune ou la vertu d'Alexandre*.

l'état florissant de son royaume¹, et qui n'a besoin que de Lui-même pour se rendre redoutable à toute l'Europe ? Mais, Sire, je ne songe pas qu'en voulant louer Votre Majesté, je m'engage dans une carrière trop vaste et trop difficile. Il faut auparavant m'essayer encore sur quelques autres héros de l'antiquité ; et je prévois qu'à mesure que je prendrai de nouvelles forces, Votre Majesté se couvrira Elle-même d'une gloire toute nouvelle ; que nous La reverrons peut-être, à la tête d'une armée², achever la comparaison qu'on peut faire d'Elle et d'Alexandre, et ajouter le titre de conquérant à celui du plus sage roi de la terre. Ce sera alors que vos sujets devront consacrer toutes leurs veilles au récit de tant de grandes actions, et ne pas souffrir que Votre Majesté ait lieu de se plaindre, comme Alexandre, qu'Elle n'a eu personne de son temps qui put laisser à la postérité la mémoire de ses vertus³. Je n'espère pas être assez heureux pour me distinguer par le mérite de mes ouvrages ; mais je sais bien que je me signalerai au moins par le zèle et la profonde vénération avec laquelle je suis,

¹ Dès le lendemain de la mort de Mazarin, Louis XIV avait déclaré qu'il serait à l'avenir son premier ministre. Le flatter dans l'ambition, qui depuis fut toujours la sienne, de gouverner l'État *par ses seuls conseils*, c'était lui bien faire sa cour.

² On n'avait pas encore vu Louis XIV à la tête d'une armée ; mais il avait déjà paru aux armées et assisté à la prise de plusieurs villes, au temps de la lutte de Turenne contre Condé et contre l'Espagne (1654-1658).

³ Allusion au passage de Plutarque où il est dit qu'Alexandre porta envie au bonheur d'Achille, qui, après sa mort, avait trouvé un grand héraut de ses hauts faits, (*Vie d'Alexandre*, chapitre XV.)

ALEXANDRE LE GRAND

Sire,
De Votre Majesté,
Le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et
sujet,

Racine.



PREMIÈRE PRÉFACE¹

Je ne rapporterai point ici ce que l'histoire dit de Porus, il faudrait copier tout le huitième livre de Quinte-Curce² ; et je m'engagerai moins encore à faire une exacte apologie de tous les endroits qu'on a voulu combattre dans ma pièce. Je n'ai pas prétendu donner au public un ouvrage parfait : je me fais trop de justice pour avoir osé me flatter de cette espérance. Avec quelque succès que l'on ait représenté mon *Alexandre*, et quoique les premières personnes de la terre et les Alexandres de notre siècle se soient hautement déclarés pour lui, je ne me laisse point éblouir par ces illustres approbations. Je veux croire qu'ils ont voulu encourager un jeune homme et m'excitera faire encore

¹ Cette préface est celle de la première édition (1665). Elle est reproduite dans l'édition de 1672, mais avec des retranchements assez nombreux, que nous indiquons.

² Les anciennes éditions des *Œuvres* de Racine ont toutes *Quinte-Curce* (et non *Quinte-Curce*). Quoique ce ne fût pas l'orthographe constante de ce temps, on la trouve dans d'autres livres de même date. – L'histoire de l'expédition d'Alexandre dans l'Inde est renfermée dans six chapitres du huitième livre de Quinte-Curce (chapitres IX-XIV). C'est seulement dans le XIII^e et le XIV^e chapitre qu'il est question de Porus.

mieux dans la suite. Mais j'avoue que quelque défiance que j'eusse de moi-même, je n'ai pu m'empêcher de concevoir quelque opinion de ma tragédie, quand j'ai vu la peine que se sont donnée de certaines gens pour la décrier. On ne fait point tant de brigues contre un ouvrage qu'on n'estime pas. On se contente de ne le plus voir quand on l'a vu une fois, et on le laisse tomber de lui-même, sans daigner seulement contribuer à sa chute. Cependant j'ai eu le plaisir de voir plus de six fois de suite à ma pièce le visage de ces censeurs. Ils n'ont pas craint de s'exposer si souvent à entendre une chose qui leur déplaisait. Ils ont prodigué libéralement leur temps et leurs peines pour la venir critiquer, sans compter les chagrins que leur ont peut-être coûtés les applaudissements que leur présence n'a pas empêché le public de me donner¹. Ce n'est pas, comme j'ai déjà dit, que je croie ma pièce sans défauts. On sait avec quelle déférence j'ai écouté les avis sincères de mes véritables amis, et l'on verra même que j'ai profité en quelques endroits des conseils que j'en ai reçus. Mais je n'aurais jamais tait si je m'arrêtais aux subtilités de quelques critiques, qui prétendent assujettir le goût du public aux dégoûts d'un esprit malade, qui vont au théâtre avec un ferme dessein de n'y point prendre de plaisir, et qui croient prouver à tous les spectateurs, par un branlement de tête et par des grimaces affectées, qu'ils ont étudié à fond la *Poétique* d'Aristote.

En effet, que répondrais-je à ces critiques qui condamnent jusques au titre de ma tragédie, et qui ne veulent pas que je

¹ Ce qui précède, depuis : « Cependant j'ai eu le plaisir, » est omis dans l'édition de 1672.

l'appelle Alexandre, quoique Alexandre en fasse la principale action, et que le véritable sujet de la pièce ne soit autre chose que la générosité de ce conquérant ? Ils disent que je fais Porus plus grand qu'Alexandre. Et en quoi paraît-il plus grand ? Alexandre n'est-il pas toujours le vainqueur ? Il ne se contente pas de vaincre Porus par la force de ses armes, il triomphe de sa fierté même par la générosité qu'il fait paraître en lui rendant ses États. Ils trouvent étrange qu'Alexandre, après avoir gagné la bataille, ne retourne pas à la tête de son armée, et qu'il s'entretienne avec sa maîtresse, au lieu d'aller combattre un petit nombre de désespérés qui ne cherchent qu'à périr. Cependant, si l'on en croit un des plus grands capitaines de ce temps¹, Éphestion n'a pas dû s'y trouver lui-même. Ils ne peuvent souffrir qu'Éphestion fasse le récit de la mort de Taxile en présence de Porus, parce que ce récit est trop à l'avantage de ce prince. Mais ils ne considèrent pas que l'on ne blâme les louanges que l'on donne à une personne en sa présence, que quand elles peuvent être suspectes de flatterie, et qu'elles font un effet tout contraire quand elles partent de la bouche d'un ennemi et que celui qu'on loue est dans le malheur. Cela s'appelle rendre justice à la vertu,

¹ Nous ne trouvons nulle part qu'aucun des généraux d'Alexandre ait raconté qu'Éphestion n'assista pas au dernier combat contre Porus. La phrase ne doit donc pas avoir ce sens. Racine n'a-t-il pas voulu dire : « un des plus grands capitaines de ce temps-ci, de notre temps, » le prince de Condé par exemple, qui aurait exprimé l'opinion que la tâche d'achever la défaite d'un petit nombre de désespérés n'exigeait pas même la présence d'Éphestion, à plus forte raison celle d'Alexandre ? Nous avouons d'ailleurs que la phrase ne nous paraît pas très claire, ni l'apologie très concluante.

et la respecter même dans les fers. Il me semble que cette conduite répond assez bien à l'idée que les historiens nous donnent du favori d'Alexandre. Mais au moins, disent-ils, il devrait épargner la patience de son maître, et ne pas tant vanter devant lui la valeur de son ennemi. Ceux qui tiennent ce langage ont sans doute oublié que Porus vient d'être défait par Alexandre, et que les louanges qu'on donne au vaincu retournent à la gloire du vainqueur¹. Je ne réponds rien à ceux qui blâment Alexandre de rétablir Porus en présence de Cléophile. C'est assez pour moi que ce qui passe pour une faute auprès de ces esprits qui n'ont lu l'histoire que dans les romans, et qui croient qu'un héros ne doit jamais faire un pas sans la permission de sa maîtresse, a reçu des louanges de ceux qui étant eux-mêmes de grands héros, ont droit de juger de la vertu de leurs pareils. Enfin la plus importante objection que l'on me fasse, c'est que mon sujet est trop simple et trop stérile². Je ne représente point à ces critiques le goût de l'antiquité. Je vois bien qu'ils le connaissent médiocrement³. Mais de quoi se plaignent-ils, si toutes mes scènes sont bien remplies, si elles sont liées nécessairement⁴ les unes avec les autres, si tous mes acteurs ne

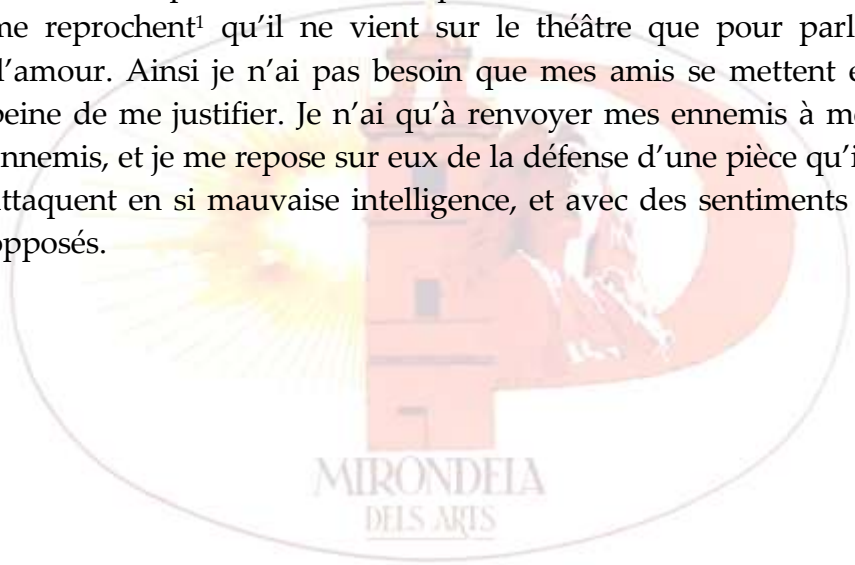
¹ Ce qui précède, depuis : « Ils ne peuvent souffrir qu'Éphestion, » est omis dans l'édition de 1672.

² L'édition de 1768 (Luneau de Boisjermain), et, à son exemple, les éditions de 1807 et de 1808, ainsi que celle de M. Aimé-Martin, ont retranché tout le long passage qui précède, depuis ces mots : « Ce n'est pas, comme j'ai déjà dit », jusqu'à ceux-ci : « trop simple et trop stérile. »

³ Cette phrase est omise dans l'édition de 1672.

⁴ Les éditions de 1768, de 1807 et de 1808, et celle de M. Aimé-Martin, modifient ainsi cette phrase : « si elles sont bien liées nécessairement les unes

viennent point sur le théâtre, que l'on ne sache la raison qui les y fait venir, et si, avec peu d'incidents et peu de matière, j'ai été assez, heureux pour faire une pièce qui les a peut-être attachés malgré eux, depuis le commencement jusqu'à la fin ? Mais ce qui me console, c'est de voir mes censeurs s'accorder si mal ensemble. Les uns disent que Taxile n'est pas assez honnête homme ; les autres, qu'il ne mérite point sa perte. Les uns soutiennent qu'Alexandre n'est pas assez amoureux ; les autres me reprochent¹ qu'il ne vient sur le théâtre que pour parler d'amour. Ainsi je n'ai pas besoin que mes amis se mettent en peine de me justifier. Je n'ai qu'à renvoyer mes ennemis à mes ennemis, et je me repose sur eux de la défense d'une pièce qu'ils attaquent en si mauvaise intelligence, et avec des sentiments si opposés.



aux autres. »

¹ Les mêmes éditions ont omis les mots : « me reprochent. »

SECONDE PRÉFACE¹

Il n'y a guère de tragédie où l'histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci. Le sujet en est tiré de plusieurs auteurs, mais surtout du huitième livre de Quinte-Curse. C'est là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lorsqu'il entra dans les Indes, les ambassades qu'il envoya aux rois de ce pays-là, les différentes réceptions qu'ils firent à ses envoyés, l'alliance que Taxile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on lui présentait, l'inimitié qui était entre Porus et Taxile, et enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus, la réponse généreuse que ce brave Indien fit au vainqueur, qui lui demandait comment il voulait qu'on le traitât, et la générosité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ses États, et en ajouta² beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des plus belles que ce prince ait faites en sa vie, et le danger que Porus lui fit courir dans la bataille lui parut le plus grand où il se fût jamais

¹ Cette seconde préface a paru pour la première fois dans l'édition collective de 1676.

² Var. (édit. de 1676 et de 1681) : *et y en ajouta*.

trouvé. Il le confessa lui-même, en disant qu'il avait trouvé enfin un péril digne de son courage. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : « Ô Athéniens, combien de travaux j'endure pour me faire louer de vous ! » J'ai tâché de représenter en Porus un ennemi digne d'Alexandre, et je puis dire que son caractère a plu extrêmement sur notre théâtre, jusque-là que des personnes m'ont reproché que je faisais ce prince plus grand qu'Alexandre. Mais ces personnes ne considèrent pas que dans la bataille et dans la victoire Alexandre est en effet plus grand que Porus¹ ; qu'il n'y a pas un vers dans la tragédie qui ne soit à la louange d'Alexandre, que les invectives même de Porus et d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur de ce conquérant. Porus a peut-être quelque chose qui intéresse davantage, parce qu'il est dans le malheur ; car, comme dit Sénèque : « Nous sommes de telle nature, qu'il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux avec courage. » *Ita affecti sumus, ut nihil æque magnam apud nos admirationem occupet, quam homo fortiter miser*².

Les amours d'Alexandre et de Cléofile ne sont pas de mon invention : Justin en parle, aussi bien que Quinte-Curce. Ces deux historiens rapportent qu'une reine dans les Indes, nommée Cléofile³, se rendit à ce prince avec la ville ou il la tenait assiégée,

¹ Var. (édit. de 1681) : Alexandre se montre plus grand que Porus.

² Sénèque, *Consolatio ad Helviam*, chapitre XIII.

³ Var. (édit. de 1681) : Cléofide ou Cléofile. – Justin donne à cette reine le nom de *Cléophis* (livre XII, chapitre VII), et Quinte-Curce (livre VIII, chapitre X) celui de *Cléophès*. Ce dernier raconte, au même endroit, le siège de sa ville de Mazages, où Alexandre fut blessé. Cléophès, lorsqu'il fut devenu impossible de prolonger la résistance, implora la clémence du roi vainqueur : « Ipsa,

ALEXANDRE LE GRAND

et qu'il la rétablit dans son royaume, en considération de sa beauté. Elle en eut un fils, et elle l'appela Alexandre. Voici les paroles de Justin : *Regna Cleofidis¹ reginas petit, quæ, cum se dedisset ei, ²regnum ab Alexandro recepit, illecebris consecuta quod virtute non potuerat ; filiumque, ab eo genitum, Alexandrum nominavit, qui postea regnum Indorum potitus est³.*

genibus regis parvo filio admoto, non veniam modo, sed etiam pristinae fortunæ impetravit decus : quippe appellata regina est ; et credidere quidam plus formæ quam miserationi datum. Puero quoque, certe postea ex ea utcumque genito, Alexandro fuit nomen. »

¹ Var. (édit. de 1687) : *Cleofilis*.

² Racine a retranché les mots : *concubitu redemptum*, qui sont dans le texte de Justin, et que plusieurs éditeurs ont eu le tort de rétablir ici, contrairement à l'intention de l'auteur.

³ « Il marche vers les États de la reine Cléofide. Celle-ci ayant fait sa soumission, fut rétablie par Alexandre dans sa royauté ; et ses charmes firent pour elle ce que son courage n'avait pu faire. Elle eut de son vainqueur un fils qu'elle nomma Alexandre, et qui dans la suite devint roi des Indes. »

La préface ne s'arrête pas là dans l'édition de 1681, que reproduit exactement celle de 1689. Après les mots : *regnum Indorum potitus est*, on y lit encore : « Il paraît par la suite de ce passage que les Indiens regardaient cette Cléofile comme les Romains depuis regardèrent Cléopâtre. Aussi y a-t-il quelque conformité entre les aventures de ces deux reines ; et Cléofile en usa envers Alexandre à peu près comme Cléopâtre en a usé depuis envers César. L'une eut un fils, qu'elle appelait Alexandre ; et l'autre eut un fils, qu'elle appelait Césarion. On pouvait ajouter cette ressemblance au parallèle que l'on a fait de ces deux conquérants, d'autant plus qu'ils se ressemblent beaucoup dans la manière dont ils ont été amoureux. Cette passion ne les a jamais tourmentés plus que de raison. Et quand Cléofile aurait été sœur de Taxile, comme elle l'est dans ma tragédie, je suis persuadé que l'amour qu'Alexandre avait pour elle ne l'aurait pas empêché de rétablir Porus en présence de cette princesse. »

ACTE I



Scène première

TAXILE, CLÉOFILE



CLÉOFILE.

Quoi ? vous allez combattre un roi dont la puissance
Semble forcer le ciel à prendre sa défense,
Sous qui toute l'Asie a vu tomber ses rois,
Et qui tient la fortune attachée à ses lois ?
Mon frère, ouvrez les yeux pour connaître Alexandre :
Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre,
Les peuples asservis, et les rois enchaînés ;
Et prévenez les maux qui les ont entraînés.

TAXILE.

Voulez-vous que frappé d'une crainte si basse,
Je présente la tête au joug qui nous menace,
Et que j'entende dire aux peuples indiens
Que j'ai forgé moi-même et leurs fers et les miens ?
Quitterai-je Porus ? Trahirai-je ces princes
Que rassemble le soin d'affranchir nos provinces.
Et qui, sans balancer sur un si noble choix.
Sauront également vivre ou mourir en rois ?

En voyez-vous un seul qui sans rien entreprendre
Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre,
Et le croyant déjà maître de l'univers,
Aille, esclave empressé, lui demander des fers ?¹
Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire,
Ils l'attaqueront même au sein de la victoire ;
Et vous voulez, ma sœur, que Taxile aujourd'hui,
Tout prêt à le combattre, implore son appui !

CLÉOFILE.

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce prince s'adresse ;
Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse :
Quand la foudre s'allume et s'apprête à partir,
Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE.

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage ?
De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage,
Ai-je mérité seul son indigne pitié ?
Ne peut-il à Porus offrir son amitié ?
Ah ! sans doute il lui croit l'âme trop généreuse
Pour écouter jamais une offre si honteuse :
Il cherche une vertu qui lui résiste moins,
Et peut-être il me croit plus digne de ses soins.

CLÉOFILE.

Dites, sans l'accuser de chercher un esclave,
Que de ses ennemis il vous croit le plus brave ;
Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
Il se promet du reste un triomphe certain.

¹ Var. *Aille jusqu'en son camp lui demander des fers ?* (1666-87)

ALEXANDRE LE GRAND

Son choix à votre nom n'imprime point de taches ;
Son amitié n'est point le partage des lâches :
Quoiqu'il brûle de voir tout l'univers soumis,
On ne voit point d'esclave au rang de ses amis.
Ah ! si son amitié peut souiller votre gloire,
Que ne m'épargniez-vous une tache si noire ?
Vous connaissez les soins qu'il me rend tous les jours :
Il ne tenait qu'à vous d'en arrêter le cours.
Vous me voyez ici maîtresse de son âme ;
Cent messages secrets m'assurent de sa flamme¹ ;
Pour venir jusqu'à moi ses soupirs embrasés
Se font jour au travers de deux camps opposés².

¹ Luneau de Boisjermain fait remarquer ici que Racine a pris Corneille pour modèle. Dans *Pompée* (acte II scène I, vers 391-400), Cléopâtre parle des messages amoureux (Louis Racine dit : *des billets doux*) de César, comme Cléofile de ceux d'Alexandre :

*...Chaque jour ses courriers
M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers...
Et de la même main dont il quitte l'épée,
Fumante encor du sang des amis de Pompée,
Il trace des soupirs, et d'un style plaintif
Dans son champ de victoire il se dit mon captif.*

² Nous suivons ici la leçon des premières impressions (1666-1687) ; l'édition de 1697, et à son exemple celle de 1736, donnent : *à travers de* ; celles de 1702, 1713, 1722 et 1728 : *à travers des* ; celle de 1750 : *au travers des*.

Var. [*Se font jour au travers de deux camps opposés.*]
*Mes yeux de leur conquête ont-ils fait un mystère ?
Vites-vous ses soupirs d'un regard de colère ?
Et lorsque devant vous ils se sont présentés,
Jamais comme ennemis les avez-vous traités ?
[Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre.] (1666)*

Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,
De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre :
Vous m'avez engagée à souffrir son amour,
Et peut-être, mon frère, à l'aimer à mon tour.

TAXILE.

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,
Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes ;
Et sans que votre cœur doive s'en alarmer,
Le vainqueur de l'Euphrate a pu vous désarmer¹ ;
Mais l'État aujourd'hui suivra ma destinée :
Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée ;
Et quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
Je dois demeurer libre, afin de l'affranchir.
Je sais l'inquiétude où ce dessein vous livre ;
Mais comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre.
Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,
Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits.
Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes
Pour cette liberté que détruisent ses charmes :
Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
Et n'y saurait souffrir de tyrans que ses yeux.
Il faut servir, ma sœur, son illustre colère²,

¹ Var. *Le vainqueur de l'Asie a pu vous désarmer.* (1666-76)

Alexandre, dans la dernière leçon adoptée par Racine, a partir de 1687, est appelé « le vainqueur de l'Euphrate, » c'est-à-dire le vainqueur d'Arbèles. Arbèles, il est vrai, est au delà du Tigre. Mais le Tigre et l'Euphrate ne sont pas fort éloignés ; et la bataille d'Arbèles suivit d'assez près le passage de l'Euphrate.

² Var. *Il faut servir, sœur, leur illustre colère.* (1666 et 72)

ALEXANDRE LE GRAND

Il faut aller...

CLÉOFILE.

Hé bien ! perdez-vous pour lui plaire¹ :

De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal ;

Servez-les, ou plutôt servez votre rival.

De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne :

Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne ;

Et par de beaux exploits appuyant sa rigueur,

Assurez à Porus l'empire de son cœur.

TAXILE.

Ah ! ma sœur, croyez-vous que Porus...

CLÉOFILE.

Mais vous-même

Doutez-vous en effet qu'Axiane ne l'aime ?

Quoi ? ne voyez-vous pas avec quelle chaleur

L'ingrate à vos yeux même étale sa valeur ?

Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,

Ce n'est qu'autour de lui que vole la Victoire ;

Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins :

La liberté de l'Inde est toute entre ses mains ;

Sans lui déjà nos murs seraient réduits en cendre ;

Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre².

Elle se fait un dieu de ce prince charmant,

Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant ?

TAXILE.

Je tâchais d'en douter, cruelle Cléofile.

Hélas ! dans son erreur affermissiez Taxile.

¹ Var ...*Hé bien ! perdez-vous pour leur plaire.* (1666 et 72)

² Var. *D'un seul de ses regards il peut vaincre Alexandre.* (1666-87)

Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux ?
Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux¹.
Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière,
Telle à tous les mortels quelle est à votre frère ;
Flattez de quelque espoir...

CLÉOFILE.

Espérez, j'y consens ;
Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissants.
Pourquoi dans les combats chercher une conquête
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête ?
Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer :
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui, l'injuste Renommée
Semble oublier les noms du reste de l'armée.
Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat,
Et comme ses sujets il vous mène au combat.
Ah ! si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'être,
Les Grecs et les Persans vous enseignent un maître :
Vous trouverez cent rois compagnons de vos fers ;
Porus y viendra même avec tout l'univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes :
Il laisse à votre front ces marques souveraines
Qu'un orgueilleux rival ose ici dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera régner.
Au lieu que de Porus vous êtes la victime,
Vous serez... Mais voici ce rival magnanime.

¹ Var. *Si vous l'aimez, aidez-le à démentir ses yeux.* (1666)

ALEXANDRE LE GRAND

TAXILE.

Ah ! ma sœur, je me trouble ; et mon cœur alarmé,
En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé.

CLÉOFILE.

Le temps vous presse. Adieu. C'est à vous de vous rendre
L'esclave de Porus ou l'ami d'Alexandre.



Scène II

PORUS, TAXILE

PORUS.

Seigneur, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis
Feront moins de progrès qu'ils ne s'étaient promis.
Nos chefs et nos soldats, brûlants d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance ;
Ils s'animent l'un l'autre ; et nos moindres guerriers
Se promettent déjà des moissons de lauriers.
J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue
Par des cris généreux éclater à ma vue :
Ils se plaignent qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur,
L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.
Laisserons-nous languir tant d'illustres courages ?
Notre ennemi, Seigneur, cherche ses avantages :
Il se sent faible encore ; et pour nous retenir,
Éphestion demande à nous entretenir,
Et par de vains discours...

TAXILE.

Seigneur, il faut l'entendre ;

ALEXANDRE LE GRAND

Nous ignorons encor ce que veut Alexandre.
Peut-être est-ce la paix qu'il nous veut présenter.

PORUS.

La paix ! Ah ! de sa main pourriez-vous l'accepter ?
Hé quoi ? nous l'aurons vu, par tant d'horribles guerres,
Troubler le calme heureux dont jouissaient nos terres,
Et le fer à la main entrer dans nos États
Pour attaquer des rois qui ne l'offensaient pas ;
Nous l'aurons vu piller des provinces entières,
Du sang de nos sujets faire enfler nos rivières,
Et quand le ciel s'apprête à nous l'abandonner,
J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner ?

TAXILE.

Ne dites point, Seigneur, que le ciel l'abandonne :
D'un soin toujours égal sa faveur l'entourne.
Un roi qui fait trembler tant d'États sous ses lois
N'est pas un ennemi que méprisent les rois.

PORUS.

Loin de le mépriser, j'admire son courage ;
Je rends à sa valeur un légitime hommage ;
Mais je veux, à mon tour, mériter les tributs¹
Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
Oui, je consens qu'au ciel on élève Alexandre ;
Mais si je puis, Seigneur, je l'en ferai descendre,
Et j'irai l'attaquer jusque sur les autels
Que lui dresse en tremblant le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces princes

¹ Ce mot est écrit *tribus* dans les trois premières éditions. (1666-76)

Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces.
Si son cœur dans l'Asie eût montré quelque effroi,
Darius en mourant l'aurait-il vu son roi ?

TAXILE.

Seigneur, si Darius avait su se connaître¹,
Il régnerait encore où règne un autre maître.
Cependant cet orgueil qui causa son trépas
Avait un fondement que vos mépris n'ont pas :
La valeur d'Alexandre à peine était connue ;
Ce foudre était encore enfermé dans la nue.
Dans un calme profond Darius endormi
Ignorait jusqu'au nom d'un si faible ennemi².
Il le connut bientôt ; et son âme étonnée
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée.
Il se vit terrassé d'un bras victorieux ;
Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS.

Mais encore à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre ?
Demandez-le, Seigneur, à cent peuples divers,
Que cette paix trompeuse a jetés dans les fers³.
Non, ne nous flattons point : sa douceur nous outrage ;

¹ « L'attention du poète à rimer aux yeux, autant qu'il est possible, était cause qu'il faisait imprimer *connaître*, *paraître* (*connaistre*, *paraistre*), quand ces mots rimaient avec maître. » (Remarques de Louis Racine, tome I, p.85.) – On lit en effet ici *connaistre* dans l'impression de 1666 et dans celles de 1676-97, la seconde édition (1672) a seule *connoistre*.

² Var. *À peine connaissait un si faible ennemi.* (1666-87)

³ Var. *Que cette paix trompeuse a jetés dans ses fers.* (1666 et 72)

ALEXANDRE LE GRAND

Toujours son amitié traîne un long esclavage.
En vain on prétendrait n'obéir qu'à demi :
Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi.

TAXILE.

Seigneur, sans se montrer lâche ni téméraire,
Par quelque vain hommage on peut le satisfaire¹.
Flattons par des respects ce prince ambitieux,
Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'est un torrent qui passe, et dont la violence
Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance ;
Qui grossi du débris de cent peuples divers,
Veut du bruit de son cours remplir tout l'univers.
Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage² ?
D'un favorable accueil honorons son passage ;
Et lui cédant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS.

Qui ne nous coûtent rien, Seigneur ! L'osez-vous croire ?
Compterais-je pour rien la perte de ma gloire ?
Votre empire et le mien seraient trop achetés,
S'ils coûtaient à Porus les moindres lâchetés³.
Mais croyez-vous qu'un prince enflé de tant d'audace
De son passage ici ne laissât point de trace ?
Combien de rois, brisés à ce funeste écueil,

¹ Var. *De quelque vain hommage on peut le satisfaire.* (1666-76)

² Var. *N'attirons point sur nous les effets de sa rage.* (1666-87)

³ Deux vers de Bajazet (acte II, scène III) sont une réminiscence de ceux-ci :

Ce reste malheureux serait trop acheté,

S'il faut le conserver par une lâcheté.

Ne règnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil !
Nos couronnes, d'abord devenant ses conquêtes,
Tant que nous régnerions flotteraient sur nos têtes ;
Et nos sceptres, en proie à ses moindres dédains,
Dès qu'il aurait parlé tomberaient de nos mains.
Ne dites point qu'il court de province en province :
Jamais de ses liens il ne dégage un prince ;
Et pour mieux asservir les peuples sous ses lois,
Souvent dans la poussière il leur cherche des rois¹.
Mais ces indignes soins touchent peu mon courage :
Votre seul intérêt m'inspire ce langage.
Porus n'a point de part dans tout cet entretien ;
Et quand la gloire parle, il n'écoute plus rien.

TAXILE.

J'écoute, comme vous, ce que l'honneur m'inspire,
Seigneur ; mais il m'engage à sauver mon empire.

PORUS.

Si vous voulez sauver l'un et l'autre aujourd'hui²,
Prévenons Alexandre, et marchons contre lui.

¹ Ces vers renferment une allusion à Abdalonyme, qu'Alexandre avait fait monter sur le trône de Tyr. Abdalonyme avait été contraint par la pauvreté de tirer sa subsistance d'un petit jardin qu'il cultivait moyennant un faible salaire. Il faut remarquer cependant qu'il n'était pas né dans cette *poussière* où Alexandre alla le *chercher* pour le faire roi : il descendait des rois de Tyr. Voyez Quinte-Curce, livre IV, chapitre I.

² Dans les éditions de 1702, 1713, 1722, 1728, 1736, 1750, et dans celle de M. Aimé-Martin, on lit :

Si vous voulez sauver l'un ou l'autre aujourd'hui.

Mais cette variante n'est dans aucune des éditions imprimées du vivant de Racine.

ALEXANDRE LE GRAND

TAXILE.

L'audace et le mépris sont d'infidèles guides.

PORUS.

La honte suit de près les courages timides.

TAXILE.

Le peuple aime les rois qui savent l'épargner.

PORUS.

Il estime encor plus ceux qui savent régner¹.

TAXILE.

Ces conseils ne plairont qu'à des âmes hautaines.

PORUS.

Ils plairont à des rois, et peut-être à des reines.

TAXILE.

La Reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.

PORUS.

Un esclave est pour elle un objet de courroux².

¹ Ces deux vers si fermes, et tout à fait cornéliens, ont comme leur contrepartie dans *Esther* (vers 988-993) :

J'admire un roi victorieux...

Mais un roi sage et qui craint l'injustice, etc.

² Var.

[PORUS.

Un esclave est pour elle un objet de courroux.]

TAXILE.

Votre fierté, Seigneur, s'accorde avec la sienne.

PORUS.

J'aime la gloire, et c'est tout ce qu'aime la Reine.

TAXILE.

Son cœur vous est acquis.

PORUS.

J'empêcherai du moins

Qu'aucun maître étranger ne l'enlève à mes soins.

JEAN RACINE

TAXILE.

Mais croyez-vous, Seigneur, que l'amour vous ordonne
D'exposer avec vous son peuple et sa personne ?
Non, non, sans vous flatter, avouez qu'en ce jour
Vous suivez votre haine, et non pas votre amour.

PORUS.

Hé bien ! je l'avouerais, que ma juste colère
Aime la guerre autant que la paix vous est chère ;
J'avouerais que brûlant d'une noble chaleur,
Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon âme importunée
Attend depuis longtemps cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet¹
M'avait déjà rendu son ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie²,
Je le trouvais trop lent à traverser l'Asie ;
Je l'attirais ici par des vœux si puissants
Que je portais envie au bonheur des Persans³ ;

TAXILE.

Mais enfin croyez-vous que l'amour vous ordonne

[D'exposer avec vous son peuple et sa personne ?] (1666-76)

¹ Var. *La jalouse fierté que son nom m'inspirait.* (1666 et 72)

² Var. *Mon cœur dans les transports de cette jalousie
Le voyait à regret occupé dans l'Asie.* (1666-76)

³ Dans le *Porus* de Boyer, il y a une tirade de ce roi, qui rappelle celle-ci, au moins pour le fond des idées :

*Autrefois au seul bruit de ses grandes merveilles,
Quand le nom d'Alexandre eut frappé mes oreilles,
Avec le même effet je sentis dans mon cœur
Allumer le désir d'attaquer ce vainqueur.*

ALEXANDRE LE GRAND

Et maintenant encor, s'il trompait mon courage,
Pour sortir de ces lieux s'il cherchait un passage,
Vous me verriez moi-même, armé pour l'arrêter,
Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter¹.

TAXILE.

Oui, sans doute, une ardeur si haute et si constante
Vous promet dans l'histoire une place éclatante ;
Et sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La Reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zèle ;
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moi, je troublerais un si noble entretien,
Et vos cœurs rougiraient des faiblesses du mien.

*Quand j'appris qu'il venait fondre sur cette terre,
Mon âme avecque joie embrassa cette guerre,
Et me voir prévenu par ce fameux vainqueur
Est le seul déplaisir qui troubla ce bonheur.*

(Porus ou la Générosité d'Alexandre, acte III, scène I.)

¹ Var. *Lui refuser la paix qu'il vous veut présenter.* (1676-87)

Scène III

PORUS, AXIANE

AXIANE.

Quoi ? Taxile me fuit ! Quelle cause inconnue¹...

PORUS.

Il fait bien de cacher sa honte à votre vue ;
Et puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hasards,
De quel front pourrait-il soutenir vos regards ?
Mais laissons-le, Madame ; et puisqu'il veut se rendre²,
Qu'il aille avec sa sœur adorer Alexandre³.
Retirons-nous d'un camp où, l'encens à la main,
Le fidèle Taxile attend son souverain.

AXIANE.

Mais, Seigneur, que dit-il ?

PORUS.

Il en fait trop paraître⁴.

¹ Var. *Quoi ? Taxile me fuit ! Quelle cause imprévue...* (1666 et 72)

² Var. *Mais quittons-le, Madame, et puisqu'il veut se rendre.* (1666-87)

³ Var. *Laissons-le avec sa sœur adorer Alexandre.* (1666)

⁴ Voyez ci-dessus la note du vers 165, et ci-après les vers 554 et 681. Ici c'est

ALEXANDRE LE GRAND

Cet esclave déjà m'ose vanter son maître ;
Il veut que je le serve...

AXIANE.

Ah ! sans vous emporter.

Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter :
Ses soupirs, malgré moi, m'assurent qu'il m'adore.
Quoi qu'il en soit, souffrez que je lui parle encore ;
Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

PORUS.

Hé quoi ? vous en doutez ? et votre âme s'assure
Sur la foi d'un amant infidèle et parjure,
Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui,
Et croit, en vous donnant, vous obtenir de lui ?
Hé bien ! aidez-le donc à vous trahir vous-même¹.
Il vous peut arracher à mon amour extrême ;
Mais il ne peut m'ôter, par ses efforts jaloux,
La gloire de combattre et de mourir pour vous.

AXIANE.

Et vous croyez qu'après une telle insolence
Mon amitié, Seigneur, serait sa récompense ?
Vous croyez que mon cœur s'engageant sous sa loi,
Je souscrirais au don qu'on lui ferait de moi ?
Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime ?
Ai-je fait pour ce prince éclater tant d'estime ?
Entre Taxile et vous s'il fallait prononcer,
Seigneur, le croyez-vous, qu'on me vît balancer ?

l'édition de 1687 qui seule donne *paroistre*.

¹ Var. *Hé bien ! Madame, aidez-le à vous trahir vous-même*. (1666)

Sais-je pas que Taxile est une âme incertaine,
Que l'amour le retient quand la crainte l'entraîne ?
Sais-je pas que sans moi sa timide valeur
Succomberait bientôt aux ruses de sa sœur ?
Vous savez qu'Alexandre en fit sa prisonnière,
Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frère ;
Mais je connus bientôt qu'elle avait entrepris
De l'arrêter au piège où son cœur était pris.

PORUS.

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle !
Que n'abandonnez-vous cette sœur criminelle ?
Pourquoi par tant de soins voulez-vous épargner
Un prince...

AXIANE.

C'est pour vous que je le veux gagner.
Vous verrai-je, accablé du soin de nos provinces,
Attaquer seul un roi vainqueur de tant de princes ?
Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur¹
Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur.
Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée ?
Mais d'un soin si commun votre âme est peu blessée :
Pourvu que ce grand cœur périsse noblement,
Ce qui suivra sa mort le touche faiblement.
Vous me voulez livrer, sans secours, sans asile,
Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile,
Qui me traitant bientôt en superbe vainqueur,
Pour prix de votre mort demandera mon cœur.

¹ Var. *Mon cœur dans un rival vous cherche un défenseur.* (1666 et 72)

ALEXANDRE LE GRAND

Hé bien ! Seigneur, allez : contentez votre envie ;
Combattez ; oubliez le soin de votre vie ;
Oubliez que le ciel, favorable à vos vœux¹,
Vous préparait peut-être un sort assez heureux.
Peut-être qu'à son tour Axiane charmée
Allait... Mais non, Seigneur, courez vers votre armée :
Un si long entretien vous serait ennuyeux ;
Et c'est vous retenir trop longtemps en ces lieux.

PORUS.

Ah ! Madame, arrêtez, et connaissez ma flamme.
Ordonnez de mes jours; disposez de mon âme.
La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas ;
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas ?
Je ne vous dirai point que pour vaincre Alexandre
Vos soldats et les miens allaient tout entreprendre ;
Que c'était pour Porus un bonheur sans égal
De triompher tout seul aux yeux de son rival².
Je ne vous dis plus rien. Parlez en souveraine :
Mon cœur met à vos pieds et sa gloire et sa haine.

AXIANE.

Ne craignez rien : ce cœur, qui veut bien m'obéir,
N'est pas entre des mains qui le puissent trahir.

¹ Dans ce vers :

Oubliez que le ciel, favorable à vos vœux,

D'Olivet indique le mot vœux comme une variante, yeux comme le texte. L'édition de 1713, sur laquelle il a travaillé, donne en effet *yeux*, au lieu de *vœux* ; c'est aussi le texte de l'édition de 1702 : ce ne peut être qu'une faute d'impression.

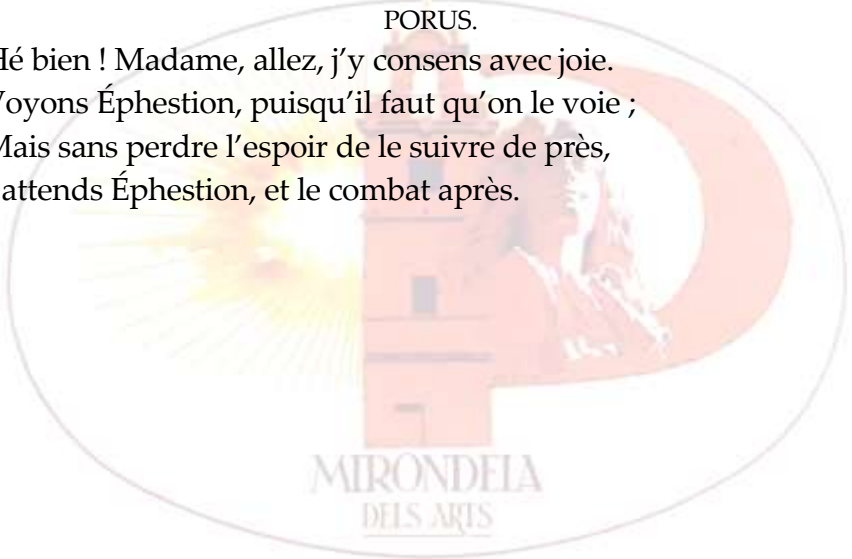
² Var. *D'en triompher tout seul aux yeux de son rival.* (1666 et 72)

JEAN RACINE

Non, je ne prétends pas, jalouse de sa gloire,
Arrêter un héros qui court à la victoire.
Contre un fier ennemi précipitez vos pas ;
Mais de vos alliés ne vous séparez pas.
Ménagez-les, Seigneur ; et d'une âme tranquille
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile ;
Montrez en sa faveur des sentiments plus doux.
Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS.

Hé bien ! Madame, allez, j'y consens avec joie.
Voyons Éphestion, puisqu'il faut qu'on le voie ;
Mais sans perdre l'espoir de le suivre de près,
J'attends Éphestion, et le combat après.



ACTE II



Scène première

CLÉOFILE, ÉPHESTION

ÉPHESTION.

Oui, tandis que vos rois délibèrent ensemble,
Et que tout se prépare au conseil qui s'assemble.
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secrètes raisons qui m'amènent ici.
Fidèle confident du beau feu de mon maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître ;
Et que pour ce héros j'ose vous demander
Le repos qu'à vos rois il veut bien accorder.
Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espère ?
Attendez-vous encore après l'aveu d'un frère ?
Voulez-vous que son cœur, incertain et confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus ?
Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre ?
Faut-il donner la paix ? faut-il faire la guerre ?
Prononcez : Alexandre est tout prêt d'y courir,
Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.

ALEXANDRE LE GRAND

CLÉOFILÉ.

Puis-je croire qu'un prince au comble de la gloire¹
De mes faibles attraits garde encor la mémoire :
Que traînant après lui la victoire et l'effroi,
Il se puisse abaisser à soupîrer pour moi ?
Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne :
À de plus hauts desseins la gloire les entraîne ;
Et l'amour dans leurs cœurs, interrompu, troublé,
Sous le faix des lauriers est bientôt accablé.
Tandis que ce héros me tint sa prisonnière,
J'ai pu toucher son cœur d'une atteinte légère ;
Mais je pense, Seigneur, qu'en rompant mes liens,
Alexandre à son tour brisa bientôt les siens.

ÉPHESTION.

Ah ! si vous l'aviez vu, brûlant d'impatience,
Compter les tristes jours d'une si longue absence,
Vous sauriez que l'amour précipitant ses pas,
Il ne cherchait que vous en courant aux combats.
C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de princes,
D'un cours impétueux traverser vos provinces,
Et briser en passant, sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empêchait de s'approcher de vous.
On voit en même champ vos drapeaux et les nôtres ;
De ses retranchements il découvre les vôtres ;
Mais après tant d'exploits, ce timide vainqueur
Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur.
Que lui sert de courir de contrée en contrée,

¹ Var. *Puis-je croire qu'un prince au comble de sa gloire.* (1666 et 72)

S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée ?
Si pour ne point répondre à de sincères vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux ?
Si votre esprit, armé de mille défiances...

CLÉOFILE.

Hélas ! de tels soupçons sont de faibles défenses ;
Et nos cœurs, se formant mille soins superflus,
Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus.
Oui, puisque ce héros veut que j'ouvre mon âme,
J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme.
Je craignais que le temps n'en eut borné le cours ;
Je souhaite qu'il m'aime, et qu'il m'aime toujours.
Je dis plus : quand son bras força notre frontière,
Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonnière¹,
Mon cœur, qui le voyait maître de l'univers,
Se consolait déjà de languir dans ses fers ;
Et loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude ;
Et de sa liberté perdant le souvenir,
Même en la demandant, craignait de l'obtenir.
Jugez si son retour me doit combler de joie².
Mais tout couvert de sang, veut-il que je le voie ?

¹ Nous avons dit plus haut qu'*Omphis* était, d'après Quinte-Curce, le nom de Taxile. Nous ne trouvons pas la ville d'Omphis dans les historiens et géographes anciens. Il paraît bien que Racine l'a imaginée, quoique les princes indiens prissent, comme nous l'avons fait remarquer, les noms de leurs villes principales.

² Var. *Jugez si mon retour me doit combler de joie.* (1666 et 72)
Ce ne peut être qu'une faute d'impression.

ALEXANDRE LE GRAND

Est-ce comme ennemi qu'il se vient présenter ?
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter ?

ÉPHESTION.

Non, Madame : vaincu du pouvoir de vos charmes,
Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes ;
Il présente la paix à des rois aveuglés,
Et retire la main qui les eût accablés.
Il craint que la victoire, à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile.
Son courage, sensible à vos justes douleurs,
Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
Favorisez les soins où son amour l'engage ;
Exemptez sa valeur d'un si triste avantage ;
Et disposez des rois qu'épargne son courroux
À recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLÉOFILE.

N'en doutez point, Seigneur, mon âme inquiétée
D'une crainte si juste est sans cesse agitée :
Je tremble pour mon frère, et crains que son trépas
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.
Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme,
Axiane et Porus tyrannisent son âme :
Les charmes d'une reine et l'exemple d'un roi,
Dès que je veux parler, s'élèvent contre moi.
Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême ?
Je crains pour lui, je crains pour Alexandre même.
Je sais qu'en l'attaquant cent rois se sont perdus ;
Je sais tous ses exploits ; mais je connais Porus.
Nos peuples, qu'on a vus, triomphants à sa suite,

JEAN RACINE

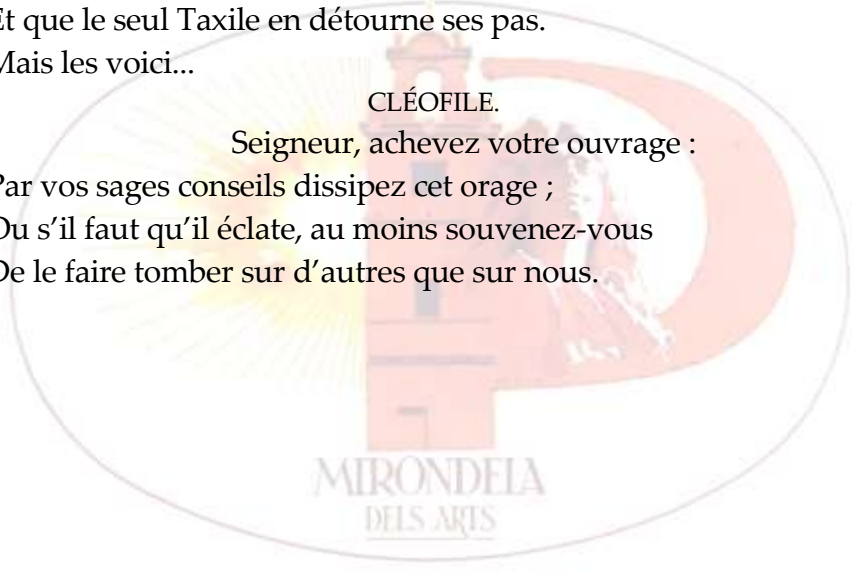
Repousser les efforts du Persan et du Scythe,
Et tout fiers¹ des lauriers dont il les a chargés,
Vaincra à son exemple, ou périront vengés ;
Et je crains...

ÉPHESTION.

Ah ! quittez une crainte si vaine :
Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne ;
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses États,
Et que le seul Taxile en détourne ses pas.
Mais les voici...

CLÉOFILE.

Seigneur, achevez votre ouvrage :
Par vos sages conseils dissipez cet orage ;
Ou s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
De le faire tomber sur d'autres que sur nous.



¹ Ici, et plus loin au vers 905, il y a bien tout, sans accord, dans toutes les anciennes éditions.

Scène II

PORUS, TAXILE, ÉPHESTION

ÉPHESTION.

Avant que le combat qui menace vos têtes
Mette tous vos États au rang de nos conquêtes,
Alexandre veut bien différer ses exploits,
Et vous offrir la paix pour la dernière fois.
Vos peuples, prévenus de l'espoir qui vous flatte,
Prétendaient arrêter le vainqueur de l'Euphrate ;
Mais l'Hydaspe, malgré tant d'escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards¹.
Vous les verriez plantés jusque sur vos tranchées,
Et de sang et de morts vos campagnes jonchées,
Si ce héros, couvert de tant d'autres lauriers,
N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
Il ne vient point ici, souillé du sang des princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos provinces²,

¹ *Étendars*, dans les quatre premières éditions (1666 à 1687).

² Racine s'est inspiré sans doute de ces paroles d'Alexandre dans *Quinte-*

Et cherchant à briller d'une triste splendeur,
Sur le tombeau des rois élever sa grandeur.
Mais vous-mêmes, trompés d'un vain espoir de gloire,
N'allez point dans ses bras irriter la Victoire¹ ;
Et lorsque son courroux demeure suspendu,
Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne différez point tant à lui rendre l'hommage
Que vos cœurs, malgré vous, rendent à son courage ;
Et recevant l'appui que vous offre son bras,
D'un si grand défenseur honorez vos États.
Voilà ce qu'un grand roi veut bien vous faire entendre.
Prêt à quitter le fer, et prêt à le reprendre.
Vous savez son dessein : choisissez aujourd'hui,
Si vous voulez tout perdre ou tenir tout de lui.

TAXILE.

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare²
Nous fasse méconnaître une vertu si rare,
Et que dans leur orgueil nos peuples affermis
Prétendent, malgré vous, être vos ennemis³.
Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples :
Vous adorez des Dieux qui nous doivent leurs temples ;
Des héros qui chez vous passaient pour des mortels¹,

Curce (livre VIII, chapitre VIII) : « Veni.... in Asiam, non ut funditus everterem gentes, nec ut dimidiam partem terrarum solitudinem faccrem. »

¹ On retrouve ce beau vers dans *l'Idylle sur la Paix* :

Ses ennemis, offensés de sa gloire...

Ont osé dans ses bras irriter la Victoire.

² Var. *Seigneur, ne croyez point qu'une haine barbare.* (1666-87)

³ Var. *Veillent, malgré vous-même, être vos ennemis.* (1666 et 72)

ALEXANDRE LE GRAND

En venant parmi nous ont trouvé des autels ;
Mais en vain l'on prétend, chez des peuples si braves,
Au lieu d'adorateurs se faire des esclaves² :
Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher,
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
Assez d'autres États, devenus vos conquêtes,
De leurs rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes³.
Après tous ces États qu'Alexandre a soumis,
N'est-il pas temps, Seigneur, qu'il cherche des amis ?
Tout ce peuple captif, qui tremble au nom d'un maître,
Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître.
Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts⁴ ;
Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts.
Ils pleurent en secret leurs rois sans diadèmes⁵ ;

¹ Ce souvenir d'Hercule et de Bacchus est aussi rappelé à Alexandre par les petits rois de ce pays, dans Quinte-Curce (livre VIII, chapitre I) : « Alexandro, fines Indiae ingresso, gentium suarum reguli occurrerunt, imperata facturi : illum tertium Jove genitum ad ipsos pervenisse memorantes ; Patrem Liberum atque Herculem fama cognitos esse. »

² Les mêmes idées sont exprimées dans le discours à Alexandre, que Quinte-Curce (livre VII, chapitre VIII) prête aux Scythes : « Quibus bellum non intuleris, bonis amicis poteris uti.... Quos viceris, amicos tibi esse cave credas : inter dominum et servum nulla amicitia est. »

³ Var. *Sous le joug d'Alexandre ont vu ployer leurs têtes.*

Après tant de sujets à ses armes soumis. (1666 et 72)

⁴ Var. *Pour secouer le joug, les yeux toujours ouverts.* (1666 et 72)

⁵ Var. *Le Bactrien conquis reprend son diadème ;*

Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-même. (1666)

Var. *Quelques rois ont déjà repris leurs diadèmes ;*

[Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes.] (1672)

JEAN RACINE

Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes ;
Et déjà dans leur cœur les Scythes mutinés
Vont sortir de la chaîne où vous nous destinez.
Essayez, en prenant notre amitié pour gage,
Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage :
Laissez un peuple au moins qui puisse quelquefois
Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre ;
Et je l'attends déjà comme un roi doit attendre
Un héros dont la gloire accompagne les pas,
Qui peut tout sur mon cœur, et rien sur mes États.

PORUS.

Je croyais, quand l'Hydaspe, assemblant ses provinces,
Au secours de ses bords fit voler tous ses princes,
Qu'il n'avait avec moi, dans des desseins si grands,
Engagé que des rois ennemis des tyrans.
Mais puisqu'un roi, flattant la main qui nous menace,
Parmi ses alliés brigue une indigne place,
C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays¹,

On reconnaît dans ces vers une imitation d'un passage de Quinte-Curce (livre IV, chapitre XI) : « Periculosum est prægrave imperium : difficile est continere quod capere non possis. »

¹ Var. *Je soutiendrai ma gloire, et répondant en roi,*

*Je vais parler ici pour la Reine et pour moi**. (1666 et 72)

* Il est à remarquer que dans le troisième volume du *Recueil de poésies diverses dédié à Monseigneur le prince de Conty par M. de la Fontaine* (Paris, 1671), où une partie de cette scène est citée (p. 224-228), cette variante ne se trouve pas. Le volume a bien, comme les deux premiers, la date de 1671 ; mais n'a-t-il pas été imprimé plus tard ?

ALEXANDRE LE GRAND

Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.
Que vient chercher ici le roi qui vous envoie ?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroie ?
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui ?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposait dans une paix profonde ;
Et si quelques voisins en troublaient les douceurs,
Il¹ portait dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer ? Par quelle barbarie
A-t-on de votre maître excité la furie ?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux
Désoler un pays inconnu parmi nous ?
Faut-il que tant d'États, de déserts, de rivières
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières ?
Et ne saurait-on vivre au bout de l'univers
Sans connaître son nom et le poids de ses fers ?
Quelle étrange valeur, qui ne cherchant qu'à nuire,
Embrase tout, sitôt qu'elle commence à luire ;
Qui n'a que son orgueil pour règle et pour raison ;
Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison,
Et que maître absolu de tous tant que nous sommes²,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes !

¹ Ce pronom masculin nous montre que *l'Inde*, au vers 518, est pour *l'Indus*.

² Louis Racine veut qu'il y ait dans ce vers une faute d'impression, et que, suivant la décision de Vaugelas, on lise : « de tout tant que nous sommes. » Mais la règle nous paraît plus que douteuse ; il faut conserver la leçon de toutes les anciennes éditions.

Plus d'États, plus de rois. Ses sacrilèges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore ;
De tant de souverains nous seuls régignons encore.
Mais que dis-je, nous seuls ? Il ne reste que moi
Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi.
Mais c'est pour mon courage une illustre matière.
Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus,
Et qu'on dise partout, dans une paix profonde :
« Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde ;
Mais un roi l'attendait au bout de l'univers,
Par qui le monde entier a vu briser ses fers. »

ÉPHESTION.

Votre projet du moins nous marque un grand courage.
Mais, Seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage.
Si le monde penchant n'a plus que cet appui,
Je le plains, et vous plains vous-même autant que lui¹.

¹ On a cru remarquer ici une imitation de ces vers de Corneille dans *Cinna* acte V, scène I, vers 1510-1516) :

*D'un étrange malheur son destin le menace
Si pour monter au trône et lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi...
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.*

Les deux passages ne peuvent se comparer que pour le mouvement. L'image du vers 551 est la même que celle de ce vers de Corneille :

Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.
(*Pompée*, acte I, scène I, vers 28.)

ALEXANDRE LE GRAND

Je ne vous retiens point : marchez contre mon maître.
Je voudrais seulement qu'on vous l'eût fait connaître,
Et que la renommée eût voulu, par pitié,
De ses exploits au moins vous conter la moitié ;
Vous verriez...

PORUS.

Que verrais-je ? et que pourrais-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre ?
Serait-ce sans efforts les Persans subjugués¹,
Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués ?
Quelle gloire en effet d'accabler la faiblesse
D'un roi déjà vaincu par sa propre mollesse,
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissait sous l'or dont il était armé,
Et qui tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposait que des morts au grand cœur d'Alexandre ?
Les autres, éblouis de ses moindres exploits²,
Sont venus à genoux lui demander des lois ;
Et leur crainte écoutant je ne sais quels oracles,
Ils n'ont pas cru qu'un Dieu put trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérants,
Nous savons que les Dieux ne sont pas des tyrans ;
Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin ;
Il nous trouve partout les armes à la main ;

¹ Var. *Serait-ce sans effort les Persans subjugués.* (1666-76)

² Var. *Tout le reste, ébloui de ses moindres exploits.* (1666 et 72)

Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes ;
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes¹,
Plus de soins, plus d'assauts et presque plus de temps
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infâmes,
L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos âmes.
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,
Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer ;
C'est elle...

ÉPHESTION, *en se levant.*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.

À de moindres objets son cœur ne peut descendre.
C'est ce qui l'arrachant du sein de ses États,
Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas,
Et du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, et donner les couronnes² ;
Et puisque votre orgueil ose lui disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
Vos yeux, dès aujourd'hui témoins de sa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire.
Bientôt le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS.

Allez donc : je l'attends, ou je le vais chercher.

¹ Alexandre fut longtemps arrêté par une énergique résistance devant le rocher d'Aorne, au pied duquel coule l'Indus. Voyez Quinte-Curce, livre VIII, chapitre XI.

² Var. *Attaquer, conquérir, et rendre les couronnes.* (1666-87)

Scène III

PORUS, TAXILE

TAXILE.

Quoi ? vous voulez, au gré de votre impatience¹...

PORUS.

Non, je ne prétends point troubler votre alliance :

Éphestion, aigri seulement contre moi,

De vos soumissions rendra compte à son roi.

Les troupes d'Axiane, à me suivre engagées,

Attendent le combat, sous mes drapeaux rangées ;

De son trône et du mien je soutiendrai l'éclat,

Et vous serez, Seigneur, le juge du combat :

À moins que votre cœur, animé d'un beau zèle,

De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle².

¹ Var. *Quoi ? voulez-vous, au gré de votre impatience...* (1666 et 72)

² Var. *De ses nouveaux amis n'embrasse la querelle.* (1666 et 72)

Scène IV

AXIANE, PORUS, TAXILE

AXIANE, à *Taxile*.

Ah ! que dit-on de vous, Seigneur ? Nos ennemis
Se vantent que Taxile est à moitié soumis¹ ;
Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il respecte.

TAXILE.

La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte,
Madame ; avec le temps ils me connaîtront mieux.

AXIANE.

Démentez donc, Seigneur, ce bruit injurieux :
De ceux qui l'ont semé confondez l'insolence ;
Allez, comme Porus, les forcer au silence,
Et leur faire sentir, par un juste courroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemi plus funeste que vous.

TAXILE.

Madame, je m'en vais disposer mon armée.

¹ Var. *Vous comptent hautement au rang de leurs amis.*

Ils se vantent déjà qu'un roi qui les respecte... (1666-87)

ALEXANDRE LE GRAND

Écoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée.
Porus fait son devoir, et je ferai le mien.



Scène V

AXIANE, PORUS

AXIANE.

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien,
Lâche ; et ce n'est point là, pour me le faire croire,
La démarche d'un roi qui court à la victoire.
Il n'en faut plus douter, et nous sommes trahis :
Il immole à sa sœur sa gloire et son pays ;
Et sa haine, Seigneur, qui cherche à vous abattre,
Attend pour éclater que vous alliez combattre.

PORUS.

Madame, en le perdant, je perds un faible appui¹ ;
Je le connaissais trop pour m'assurer sur lui.
Mes yeux sans se troubler ont vu son inconstance ;
Je craignais beaucoup plus sa molle résistance.
Un traître, en nous quittant pour complaire à sa sœur,
Nous affaiblit bien moins qu'un lâche défenseur.

¹ Var. Ô Dieux ! Por. Son changement me dérobe un appui
Que je connaissais trop pour m'assurer sur lui. (1666-76)

ALEXANDRE LE GRAND

AXIANE.

Et cependant, Seigneur, qu'allez-vous entreprendre ?
Vous marchez sans compter les forces d'Alexandre ;
Et courant presque seul au-devant de leurs coups,
Contre tant d'ennemis vous n'opposez que vous.

PORUS.

Hé quoi ? voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traître
Ma frayeur conspirât à vous donner un maître ?
Que Porus, dans un camp se laissant arrêter,
Refusât le combat qu'il vient de présenter ?
Non, non, je n'en crois rien. Je connais mieux, Madame,
Le beau feu que la gloire allume dans votre âme.
C'est vous, je m'en souviens, dont les puissants appas
Excitaient tous nos rois, les traînaient aux combats,
Et de qui la fierté, refusant de se rendre,
Ne vouloit pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.
Il faut vaincre, et j'y cours, bien moins pour éviter
Le titre de captif que pour le mériter.
Oui, Madame, je vais, dans l'ardeur qui m'entraîne,
Victorieux ou mort, mériter votre chaîne ;
Et puisque mes soupirs s'expliquaient vainement
À ce cœur que la gloire occupe seulement,
Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,
Attacher de si près la gloire à ma personne,
Que je pourrai peut-être amener votre cœur
De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

AXIANE.

Hé bien ! Seigneur, allez. Taxile aura peut-être
Des sujets dans son camp plus braves que leur maître ;

JEAN RACINE

Je vais les exciter par un dernier effort.
Après, dans votre camp j'attendrai votre sort.
Ne vous informez point de l'état de mon âme :
Triomphez et vivez.

PORUS.

Qu'attendez-vous, Madame ?

Pourquoi, dès ce moment, ne puis-je pas savoir
Si mes tristes soupirs ont pu vous émouvoir ?
Voulez-vous, car le sort, adorable Axiane,
À ne vous plus revoir peut-être me condamne,
Voulez-vous qu'en mourant un prince infortuné¹
Ignore à quelle gloire il était destiné ?
Parlez.

AXIANE.

Que vous dirai-je ?

PORUS.

Ah ! divine Princesse,

Si vous sentiez pour moi quelque heureuse faiblesse,
Ce cœur, qui me promet tant d'estime en ce jour,
Me pourrait bien encor promettre un peu d'amour.
Contre tant de soupirs peut-il bien se défendre ?
Peut-il...

AXIANE.

Allez, Seigneur, marchez contre Alexandre.

La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur
Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

¹ Var. *Voulez-vous qu'en mourant ce cœur infortuné.* (1666 et 72)

ACTE III



Scène première

AXIANE, CLÉOFILE



AXIANE.

Quoi ? Madame, en ces lieux on me tient enfermée ?
Je ne puis au combat voir marcher mon armée ?
Et commençant par moi sa noire trahison¹,
Taxile de son camp me fait une prison ?
C'est donc là cette ardeur qu'il me faisait paraître ?
Cet humble adorateur se déclare mon maître !
Et déjà son amour, lassé de ma rigueur,
Captive ma personne au défaut de mon cœur !

CLÉOFILE.

Expliquez mieux les soins et les justes alarmes
D'un roi qui pour vainqueur ne connaît que vos charmes² ;
Et regardez, Madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui l'intéresse à votre sûreté.
Tandis qu'autour de nous deux puissantes armées,

¹ Var. *Et commençant sur moi sa noire trahison.* (1666 et 72)

² Var. *D'un roi qui pour vainqueurs ne connaît que vos charmes.* (1666-76)

ALEXANDRE LE GRAND

D'une égale chaleur au combat animées¹,
De leur fureur partout font voler les éclats,
De quel autre côté conduiriez-vous vos pas ?
Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête ?
Un plein calme en ces lieux assure votre tête :
Tout est tranquille...

AXIANE.

Et c'est cette tranquillité
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
Quoi ? lorsque mes sujets, mourant dans une plaine,
Sur les pas de Porus combattent pour leur reine,
Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foi,
Que le cri des mourants vient presque jusqu'à moi,
On me parle de paix ? et le camp de Taxile
Garde dans ce désordre une assiette tranquille ?
On flatte ma douleur d'un calme injurieux !
Sur des objets de joie on arrête mes yeux !

CLÉOFILE.

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frère
Abandonne aux périls une tête si chère ?
Il sait trop les hasards...

AXIANE.

Et pour m'en détourner
Ce généreux amant me fait emprisonner !
Et tandis que pour moi son rival se hasarde,
Sa paisible valeur me sert ici de garde² !

¹ Var. *D'une égale fierté l'une et l'autre animées.* (1666-76)

² Var. [*Sa paisible valeur me sert ici de garde !*]

JEAN RACINE

CLÉOFILE.

Que Porus est heureux ! Le moindre éloignement
À votre impatience est un cruel tourment ;
Et si l'on vous croyait, le soin qui vous travaille
Vous le ferait chercher jusqu'au champ de bataille.

AXIANE.

Je ferais plus, Madame : un mouvement si beau
Me le ferait chercher jusque dans le tombeau,

*Ah ! Madame, s'il m'aime, il le témoigne mal.
Ses lâches soins ne font qu'avancer son rival.
Il devait dans un champ, plein d'une noble envie,
Lui disputer mon cœur et le soin de ma vie,
Balancer mon estime, et comme lui courir
Bien moins pour me sauver que pour nie conquérir.*

CLÉOFILE.

*D'un refus si honteux il craint peu les reproches
Il n'a point du combat évité les approches ;
Il en eût partagé la gloire et le danger ;
Mais Porus avec lui ne veut rien partager :
Il aurait cru trahir son illustre colère,
Que d'attendre un moment le secours de mon frère.*

AXIANE.

*Un si lent défenseur, quel que soit son amour.
Se serait fait, Madame, attendre plus d'un jour.
Non, non, vous jouissez d'une pleine assurance :
Votre amant, votre frère étaient d'intelligence.
Le lâche, qui dans l'âme était déjà rendu.
Ne cherchait qu'à nous vendre après s'être vendu.
Et vous m'osez encor parler de votre frère ?
Ah ! de ce camp, Madame, ouvrez-moi la barrière !*

[CLÉOFILE.

Que Porus est heureux ! Le moindre éloignement.] (1666)

ALEXANDRE LE GRAND

Perdre tous mes États, et voir d'un œil tranquille
Alexandre en payer le cœur de Cléofile.

CLÉOFILE.

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner¹ ?
Alexandre en ces lieux pourra le ramener.

Permettez que veillant au soin de votre tête,
À cet heureux amant l'on garde sa conquête.

AXIANE.

Vous triomphez, Madame ; et déjà votre cœur
Vole vers Alexandre, et le nomme vainqueur ;
Mais sur la seule foi d'un amour qui vous flatte,
Peut-être avant le temps ce grand orgueil éclate :
Vous poussez un peu loin vos vœux précipités,
Et vous croyez trop tôt ce que vous souhaitez.

Oui, oui...

CLÉOFILE.

Mon frère vient ; et nous allons apprendre
Qui de nous deux, Madame, aura pu se méprendre.

AXIANE.

Ah ! je n'en doute plus ; et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait.

¹ Var. *Si vous cherchez Porus, sans nous abandonner.* (1666 et 72)

Scène II

TAXILE, AXIANE, CLÉOFILÉ

TAXILE.

Madame, si Porus, avec moins de colère,
Eût suivi les conseils d'une amitié sincère,
Il m'aurait en effet épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE.

Quoi ? Porus...

TAXILE.

C'en est fait : et sa valeur trompée
Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée.
Ce n'est pas (car mon cœur, respectant sa vertu,
N'accable point encore un rival abattu),
Ce n'est point que son bras, disputant la victoire,
N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire ;
Qu'elle-même, attachée à ses faits éclatants,
Entre Alexandre et lui n'ait douté quelque temps ;
Mais enfin contre moi sa vaillance irritée
Avec trop de chaleur s'était précipitée.

ALEXANDRE LE GRAND

J'ai vu ses bataillons rompus et renverses,
Vos soldats en désordre, et les siens dispersés ;
Et lui-même à la fin entraîné dans leur fuite,
Malgré lui du vainqueur éviter la poursuite ;
Et de son vain courroux trop tard désabusé,
Souhaiter le secours qu'il avait refusé.

AXIANE.

Qu'il avait refusé ! Quoi donc ? pour ta patrie
Ton indigne courage attend que l'on te prie¹ ?
Il faut donc, malgré toi, te traîner aux combats,
Et te forcer toi-même à sauver tes États ?
L'exemple de Porus, puisqu'il faut qu'on t'y porte,
Dis-moi, n'était-ce pas une voix assez forte ?
Ce héros en péril, ta maîtresse en danger,
Tout l'État périssant n'a pu t'encourager !
Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne.
Achève, et fais de moi ce que sa haine ordonne.
Garde à tous les vaincus un traitement égal,
Enchaîne ta maîtresse en livrant ton rival².
Aussi bien c'en est fait : sa disgrâce et ton crime
Ont placé dans mon cœur ce héros magnanime.
Je l'adore, et je veux avant la fin du jour
Déclarer à la fois ma haine et mon amour ;
Lui vouer à tes vœux une amitié fidèle,
Et te jurer aux siens une haine immortelle.

¹ Var. *Qu'il avait refusé, lâche ! Pour ta patrie*

Ton infâme courage attend donc qu'on le prie ? (1666)

² Var. *Enchaîne ta maîtresse avecque ton rival. (1666-87)*

Adieu : tu me connais. Aime-moi, si tu veux.

TAXILE.

Ah ! n'espérez de moi que de sincères vœux,
Madame ; n'attendez ni menaces ni chaînes :
Alexandre sait mieux ce qu'on doit à des reines.
Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
Un trône que Porus devait moins hasarder¹ ;
Et moi-même en aveugle on me verrait combattre
La sacrilège main qui le voudrait abattre.

AXIANE.

Quoi ? par l'un de vous deux mon sceptre raffermi
Deviendrait dans mes mains le don d'un ennemi ?
Et sur mon propre trône on me verrait placée
Par le même tyran qui m'en aurait chassée ?

TAXILE.

Des reines et des rois vaincus par sa valeur
Ont laissé par ses soins adoucir leur malheur.
Voyez de Darius et la femme et la mère² :
L'une le traite en fils, l'autre le traite en frère.

AXIANE.

Non, non, je ne sais point vendre mon amitié,
Caresser un tyran, et régner par pitié.
Penses-tu que j'imite une faible Persane ?
Qu'à la cour d'Alexandre on retienne Axiane ?
Et qu'avec mon vainqueur courant tout l'univers,
J'aille vanter partout la douceur de ses fers ?

¹ Var. *Un sceptre que Porus devait moins hasarder.* (1666-87)

² Quinte-Curce donne à la femme de Darius le nom de *Statira* (livre IV, chapitre V) ; à sa mère, celui de *Sisygambis* (livre III, chapitre III.)

ALEXANDRE LE GRAND

S'il donne les États, qu'il te donne les nôtres ;
Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
Règne : Porus ni moi n'en serons point jaloux,
Et tu seras encor plus esclave que nous.
J'espère qu'Alexandre, amoureux de sa gloire,
Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,
S'en lavera bientôt par ton propre trépas.
Des traîtres comme toi font souvent des ingrats ;
Et de quelques faveurs que sa main t'éblouisse.
Du perfide Bessus regarde le supplice¹.
Adieu.



¹ Bessus, satrape de Bactriane, avait chargé de chaînes, puis assassiné Darius. Alexandre fit battre de verges le perfide satrape, puis l'envoya à Ecbatane, où il subit le supplice de l'écartèlement.

Scène III

TAXILE, CLÉOFILE

CLÉOFILE.

Cédez, mon frère, à ce bouillant transport :
Alexandre et le temps vous rendront le plus fort ;
Et cet âpre courroux, quoi qu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un empire.
Maître de ses destins, vous l'êtes de son cœur.
Mais, dites-moi, vos yeux ont-ils vu le vainqueur¹ ?
Quel traitement, mon frère, en devons-nous attendre ?
Qu'a-t-il dit ?

TAXILE.

Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre.
D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits
M'a semblé démentir le nombre de ses faits².

¹ Var. *Mais vous venez de voir Alexandre vainqueur.* (1672)

² Quoique Racine ne parle pas de la petite taille d'Alexandre, mais du *jeune éclat de ses traits*, il a eu très probablement en vue ce passage de Quinte-Curce, où il est parle de l'effet que la vue du héros macédonien fit d'abord sur les envoyés des Scythes : « In vultu regis defixerant oculos ; credo, quia magnitudine corporis animum æstunantibus modicus habitas handquaquam famæ par

ALEXANDRE LE GRAND

Mon cœur, plein de son nom, n'osait, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse ;
Mais de ce même front l'héroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté,
Font connaître Alexandre. Et certes son visage¹
Porte de sa grandeur l'infaillible présage ;
Et sa présence auguste appuyant ses projets,
Ses yeux comme son bras font partout des sujets.
Il sortait du combat. Ébloui de sa gloire²,
Je croyais dans ses yeux voir briller la victoire.
Toutefois à ma vue oubliant sa fierté,
Il a fait à son tour éclater sa bonté.
Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse :
« Retournez, m'a-t-il dit, auprès de la princesse ;
Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur
Qui va mettre à ses pieds sa victoire et son cœur. »
Il marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
Ma sœur : de votre sort je vous laisse l'empire ;
Je vous confie encor la conduite du mien.

CLÉOFILÉ.

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
Tout va vous obéir, si le vainqueur m'écoute.

TAXILE.

Je vais donc... Mais on vient. C'est lui-même sans doute.

videbatur. » (Livre VII, chapitre VIII.)

¹ Var. *Le font bientôt connaître. Et certes son visage.* (1666)

² Var *Il sortait du combat ; et tout couvert de gloire.* (1666 et 72)

Scène IV

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE,
ÉPHESTION, SUITE D'ALEXANDRE

ALEXANDRE.

Allez, Éphestion. Que l'on cherche Porus ;
Qu'on épargne sa vie, et le sang des vaincus.



Scène V

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE

ALEXANDRE, à *Taxile*.

Seigneur, est-il donc vrai qu'une reine aveuglée
Vous préfère d'un roi la valeur déréglée ?
Mais ne le craignez point : son empire est à vous ;
D'une ingrante à ce prix fléchissez le courroux.
Maître de deux États, arbitre des siens mêmes,
Allez avec vos vœux offrir trois diadèmes.

TAXILE.

Ah ! c'en est trop. Seigneur : prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE.

Vous pourrez à loisir reconnaître mes soins.
Ne tardez point : allez où l'amour vous appelle ;
Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

Scène VI

ALEXANDRE, CLÉOFILE

ALEXANDRE.

Madame, à son amour je promets mon appui :
Ne puis-je rien pour moi quand je puis tout pour lui ?
Si prodigue envers lui des fruits de la victoire,
N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire ?
Les sceptres devant vous ou rendus ou donnés,
De mes propres lauriers mes amis couronnés,
Les biens que j'ai conquis répandus sur leurs têtes,
Font voir que je soupire après d'autres conquêtes.
Je vous avais promis que l'effort de mon bras
M'approcherait bientôt de vos divins appas ;
Mais dans ce même temps souvenez-vous, Madame,
Que vous me promettiez quelque place en votre âme.
Je suis venu : l'amour a combattu pour moi ;
La victoire elle-même a dégagé ma foi ;
Tout cède autour de vous : c'est à vous de vous rendre ;
Votre cœur l'a promis : voudra-t-il s'en défendre ?
Et lui seul pourrait-il échapper aujourd'hui

ALEXANDRE LE GRAND

À l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui ?

CLÉOFILE.

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible
Garde seul contre vous le titre d'invincible¹ ;
Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus.
Les Indiens domptés sont vos moindres ouvrages :
Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages ;
Et quand vous le voudrez, vos bontés à leur tour
Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour.
Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes
Me troublent bien souvent par de justes alarmes.
Je crains que satisfait d'avoir conquis un cœur,
Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur ;
Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
Votre âme ne dédaigne une conquête aisée.
On attend peu d'amour d'un héros tel que vous :
La gloire fit toujours vos transports les plus doux² ;
Et peut-être, au moment que ce grand cœur soupire,
La gloire de me vaincre est tout ce qu'il désire.

¹ Le souvenir des vers de Rotrou, qu'il avait imités dans sa première tragédie, a poursuivi Racine, peut-être sans qu'il en eût conscience :

Et vous, plus inhumain et plus inaccessible,

Conservez contre moi le titre d'invincible.

(*Antigone*, acte II, scène II.)

² Photin, parlant de César, exprime la même pensée (*Pompée*, acte II scène IV, vers 683 et 684) :

L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur

Qui ne cède aisément aux soins de leur grandeur.

JEAN RACINE

ALEXANDRE.

Que vous connaissez mal les violents désirs
D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs !
J'avouerai qu'autrefois, au milieu d'une armée,
Mon cœur ne soupirait que pour la renommée ;
Les peuples et les rois, devenus mes sujets,
Étaient seuls à mes vœux d'assez dignes objets.
Les beautés de la Perse à mes yeux présentées¹,
Aussi bien que ses rois ont paru surmontées.
Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs traits,
N'a pas du moindre hommage honoré leurs traits ;
Amoureux de la gloire, et partout invincible,
Il mettait son bonheur à paraître insensible.
Mais, hélas ! que vos yeux, ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon cœur des effets différents !
Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite ;
Il vient avec plaisir avouer sa défaite :
Heureux si votre cœur se laissant émouvoir.
Vos beaux yeux à leur tour avouaient leur pouvoir !
Voulez-vous donc toujours douter de leur victoire² ?
Toujours de mes exploits me reprocher la gloire,
Comme si les beaux nœuds où vous me tenez pris
Ne dévoient arrêter que de faibles esprits ?
Par des faits tout nouveaux je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre.
Maintenant que mon bras, engagé sous vos lois,

¹ Var. *Les beautés de l'Asie à mes yeux présentées.* (1666-76)

² Var. *Veulent-ils donc toujours douter de leur victoire ?* (1666 et 72)

ALEXANDRE LE GRAND

Doit soutenir mon nom et le vôtre à la fois,
J'irai rendre fameux, par l'éclat de la guerre,
Des peuples inconnus au reste de la terre,
Et vous faire dresser des autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux Dieux.

CLÉOFILE.

Oui, vous y traînez la victoire captive ;
Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y suive.
Tant d'États, tant de mers qui vont nous désunir
M'effaceront bientôt de votre souvenir.
Quand l'Océan troublé vous verra sur son onde
Achever quelque jour la conquête du monde ;
Quand vous verrez les rois tomber à vos genoux,
Et la terre en tremblant se taire devant vous¹,
Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune princesse,
Au fond de ses États vous regrette sans cesse,
Et rappelle en son cœur les moments bienheureux
Où ce grand conquérant l'assurait de ses feux ?

ALEXANDRE.

Hé quoi ? vous croyez donc qu'à moi-même barbare
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare ?
Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
Au trône de l'Asie où je vous veux placer ?

CLÉOFILE.

Seigneur, vous le savez, je dépends de mon frère.

¹ « *Siluit terra in conspectu ejus*. C'est l'expression de l'Écriture sainte sur Alexandre. » (Louis Racine, *Remarques*, tome I, p. 100.) Elle est dans le livre I^{er} des *Macchabées*, chapitre I^{er}, verset 3.

JEAN RACINE

ALEXANDRE.

Ah ! s'il disposait seul du bonheur que j'espère,
Tout l'empire de l'Inde, asservi sous ses lois,
Bientôt en ma faveur irait briguer son choix.

CLÉOFILE.

Mon amitié pour lui n'est point intéressée.
Apaisez seulement une reine offensée ;
Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui,
Pour vous avoir bravé, soit plus heureux que lui.

ALEXANDRE.

Porus était sans doute un rival magnanime :
Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
Dans l'ardeur du combat je l'ai vu, je l'ai joint ;
Et je puis dire encor qu'il ne m'évitait point :
Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle
Allait entre nous deux finir notre querelle,
Lorsqu'un gros de soldats, se jetant entre nous,
Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène VII

ALEXANDRE, CLÉOFILE, ÉPHESTION

ALEXANDRE.

Hé bien ! ramène-t-on ce prince téméraire ?

ÉPHESTION.

On le cherche partout ; mais quoi qu'on puisse faire,
Seigneur, jusques ici sa fuite ou son trépas
Dérobe ce captif au soin de vos soldats.

Mais un reste des siens entourés dans leur fuite¹,
Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite,
À nous vendre leur mort semblent se préparer².

¹ Var. *Mais au reste des siens, raliés de leur fuite,*
A du soldat vainqueur arrêté la poursuite. (1666 et 72)

² Var. *Leurs bras à quelque effort semblent se préparer.*

ALEXANDRE.

Observez leur dessein sans les désespérer. (1666)

Var. *Leur bras à quelque effort semble se préparer.*

ALEXANDRE.

Qu'on ne leur laisse point le temps de respirer. (1672)

JEAN RACINE

ALEXANDRE.

Désarmez les vaincus sans les désespérer¹.
Madame, allons fléchir une fière princesse,
Afin qu'à mon amour Taxile s'intéresse ;
Et puisque mon repos doit dépendre du sien,
Achevons son bonheur pour établir le mien.



¹ Var. *À lui vendre leur mort semblent se préparer.*

[ALEXANDRE.

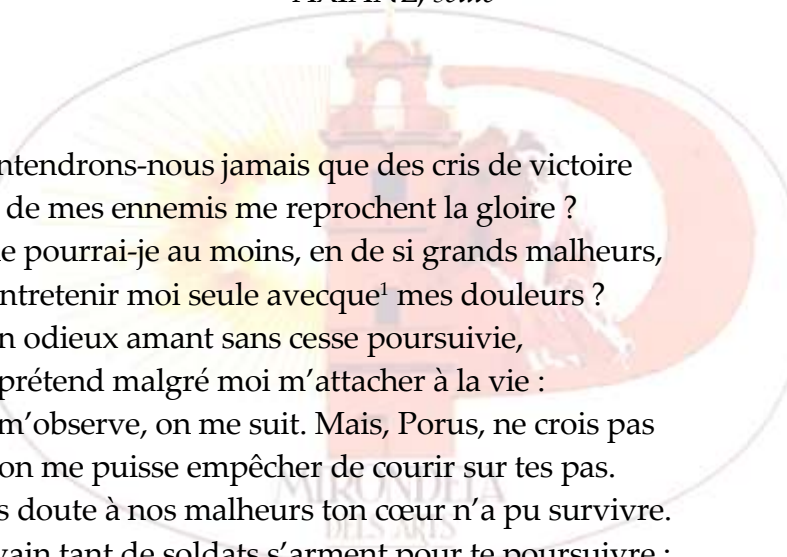
Désarmez les vaincus sans les désespérer.] (1676)

ACTE IV



Scène première

AXIANE, seule



N'entendrons-nous jamais que des cris de victoire
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire ?
Et ne pourrai-je au moins, en de si grands malheurs,
M'entretenir moi seule avecque¹ mes douleurs ?
D'un odieux amant sans cesse poursuivie,
On prétend malgré moi m'attacher à la vie :
On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne crois pas
Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas.
Sans doute à nos malheurs ton cœur n'a pu survivre.
En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre :
On te découvrirait au bruit de tes efforts ;
Et s'il te faut chercher, ce n'est qu'entre les morts.
Hélas ! en me quittant, ton ardeur redoublée
Semblait prévoir les maux dont je suis accablée,

¹ « *Avecque*, de trois syllabes, n'est plus que dans ce seul endroit de Racine ; car il l'a corrigé partout ailleurs où ses premières éditions nous apprennent qu'il l'avait employé. » (*D'Olivet.*)

ALEXANDRE LE GRAND

Lorsque tes yeux, aux miens découvrant ta langueur,
Me demandaient quel rang tu tenais dans mon cœur ;
Que sans t'inquiéter du succès de tes armes,
Le soin de ton amour te causait tant d'alarmes.
Et pourquoi te cachais-je avec tant de détours
Un secret si fatal au repos de tes jours ?
Combien de fois, tes yeux forçant ma résistance,
Mon cœur s'est-il vu prêt¹ de rompre le silence !
Combien de fois, sensible à tes ardents désirs,
M'est-il en ta présence échappé des soupirs !
Mais je voulais encor douter de ta victoire ;
J'expliquais mes soupirs en faveur de la gloire :
Je croyais n'aimer quelle. Ah ! pardonne, grand Roi,
Je sens bien aujourd'hui que je n'aimais que toi.
J'avouerai que la gloire eut sur moi quelque empire :
Je te l'ai dit cent fois ; mais je devais te dire
Que toi seul en effet m'engageas sous ses lois.
J'appris à la connaître en voyant tes exploits ;
Et de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
En un autre que toi je l'aurais moins aimée.
Mais que sert de pousser des soupirs superflus,
Qui se perdent en l'air, et que tu n'entends plus ?
Il est temps que mon âme, au tombeau descendue,
Te jure une amitié si longtemps attendue ;
Il est temps que mon cœur, pour gage de sa foi,
Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.

¹ Toutes les anciennes éditions ont : *prêt de* (comparez plus haut, vers 359), et non : *près de*, comme écrivent plusieurs éditions modernes.

JEAN RACINE

Aussi bien penses-tu que je voulusse vivre
Sous les lois d'un vainqueur à qui ta mort nous livre ?
Je sais qu'il se dispose à me venir parler,
Qu'en me rendant mon sceptre il veut me consoler,
Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée
À sa fausse douceur servira de trophée.
Qu'il vienne : il me verra, toujours digne de toi,
Mourir en reine, ainsi que tu mourus en roi.



Scène II

ALEXANDRE, AXIANE

AXIANE.

Hé bien, Seigneur, hé bien ! trouvez-vous quelques charmes
À voir couler des pleurs que font verser vos armes ?
Ou si vous m'enviez, eu l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis ?

ALEXANDRE.

Votre douleur est libre autant que légitime.
Vous regrettez, Madame, un prince magnanime.
Je fus son ennemi ; mais je ne l'étais pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vît paraître¹.
L'éclat de sa vertu me l'avait fait connaître ;
Entre les plus grands rois il se fit remarquer.
Je savais...

AXIANE.

Pourquoi donc le venir attaquer ?

¹ Voyez ci-dessus, vers 518-520.

Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre
Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre ?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater
Sans pousser votre orgueil à le persécuter ?

ALEXANDRE.

Oui, j'ai cherché Porus ; mais quoi qu'on puisse dire,
Je ne le cherchais pas afin de le détruire¹.
J'avouerais que brûlant de signaler mon bras,
Je me laissai conduire au bruit de ses combats,
Et qu'au seul nom d'un roi jusqu'alors invincible,
À de nouveaux exploits mon cœur devint sensible.
Tandis que je croyais, par mes combats divers,
Attacher sur moi seul les yeux de l'univers,
J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue
Tenir la Renommée entre nous suspendue ;
Et voyant de son bras voler partout l'effroi,
L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi².
Lassé de voir des rois vaincus sans résistance,
J'appris avec plaisir le bruit³ de sa vaillance.
Un ennemi si noble a su m'encourager ;
Je suis venu chercher la gloire et le danger.

¹ L'expression que l'on remarque à peine dans ce vers se retrouve, mais avec un bien autre relief, dans cet autre vers de Racine :

Montrer aux nations Mithridate détruit.

(*Mithridate*, acte III, scène I, vers 921.)

² « Tandem par animo meo periculum video, » s'écrie Alexandre, dans Quinte-Curce, quand il voit en face de lui Porus et ses Indiens. (Livre VIII, chapitre XIV.)

³ *Le bruit*, la renommée.

ALEXANDRE LE GRAND

Son courage, Madame, a passé mon attente.
La victoire, à me suivre autrefois si constante,
M'a presque abandonné pour suivre vos guerriers.
Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers.
Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire,
Mon ennemi lui-même a vu croître sa gloire,
Qu'une chute si belle élève sa vertu,
Et qu'il ne voudrait pas n'avoir point combattu¹.

AXIANE.

Hélas ! il fallait bien qu'une si noble envie
Lui fît abandonner tout le soin de sa vie,
Puisque de toutes parts trahi, persécuté,
Contre tant d'ennemis il s'est précipité.
Mais vous, s'il était vrai que son ardeur guerrière
Eût ouvert à la vôtre une illustre carrière,
Que n'avez-vous, Seigneur, dignement combattu ?
Fallait-il par la ruse attaquer sa vertu,
Et loin de remporter une gloire parfaite.

¹ C'est ainsi que dans Quinte-Curce (livre VIII, chapitre XIV) Porus se félicite jusque dans sa défaite : « Sed ne sic quidem parum felix sum, secundus tibi. » – Boyer aussi a mis à profit ce passage de Quinte-Curce, et ses vers, au moins pour le sens, ne sont pas sans quelque ressemblance avec ceux de Racine. C'est Porus qui parle :

*Ma perte en cet état vaut mieux qu'une victoire.
De ce dernier combat naîtra toute ma gloire,
Et bien que je me voie à tes pieds abattu,
Je suis trop glorieux de t'avoir combattu.
Alexandre, dont l'âme est toute généreuse.
A rendu par sot bras ma délaite orgueilleuse.*
(Porus, acte V, scène IV.)

JEAN RACINE

D'un autre que de vous attendre sa défaite ?
Triomphez ; mais sachez que Taxile en son cœur
Vous dispute déjà ce beau nom de vainqueur,
Que le traître se flatte, avec quelque justice,
Que vous n'avez vaincu que par son artifice ;
Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux
De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE.

En vain votre douleur s'arme contre ma gloire :
Jamais on ne m'a vu dérober la victoire¹,
Et par ces lâches soins, qu'on ne peut m'imputer,
Tromper mes ennemis, au lieu de les dompter.
Quoique partout, ce semble, accablé sous le nombre,
Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre :
Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras ;
Et le jour a partout éclairé mes combats.
Il est vrai que je plains le sort de vos provinces² :
J'ai voulu prévenir la perte de vos princes ;
Mais s'ils avoient suivi mes conseils et mes vœux,
Je les aurais sauvés ou combattus tous deux.
Oui, croyez...

¹ « Je ne dérobe pas la victoire. » C'est le mot célèbre d'Alexandre, lorsque Parménion et ses autres amis lui conseillaient, à Arbèles, d'attaquer les Perses pendant la nuit. (Plutarque, *Vie d'Alexandre*, chapitre XXXI.) – Dans sa tragédie intitulée : *la Mort de Daire* (acte I, scène II) Hardy a mis en scène cette délibération de Parménion et d'Alexandre. Il fait dire à celui-ci :

*N'advienne que jamais Alexandre vainqueur
Dérobe la victoire, acte d'un lâche cœur.*

² Var. *Il est vrai que j'ai plaint le sort de vos provinces.* (1666-76)

ALEXANDRE LE GRAND

AXIANE.

Je crois tout. Je vous crois invincible¹.
Mais, Seigneur, suffit-il que tout vous soit possible ?
Ne tient-il qu'à jeter tant de rois dans les fers,
Qu'à faire impunément gémir tout l'univers ?
Et que vous avoient fait tant de villes captives,
Tant de morts dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives ?
Qu'ai-je fait, pour venir accabler en ces lieux
Un héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux.
A-t-il de votre Grèce inondé les frontières.
Avons-nous soulevé des nations entières,
Et contre votre gloire excité leur courroux ?
Hélas ! nous l'admirions sans en être jaloux.
Contents de nos États, et charmés l'un de l'autre,
Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre.
Porus bornait ses vœux à conquérir un cœur
Qui peut-être aujourd'hui l'eût nommé son vainqueur.
Ah ! n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime,
Quand on ne vous pourrait reprocher que ce crime,
Ne vous sentez-vous pas, Seigneur, bien malheureux
D'être venu si loin rompre de si beaux nœuds ?
Non, de quelque douceur que se flatte votre âme,
Vous n'êtes qu'un tyran.

ALEXANDRE.

Je le vois bien, Madame,
Vous voulez que saisi d'un indigne courroux,

¹ Dans les deux premières éditions (1666 et 1672.) cette fin de vers est écrite ainsi : « Je croie tout, le vous crois invincible » Si l'une des deux manières d'écrire paraissait alors une licence de versification, c'était la seconde.

En reproches honteux j'éclate contre vous¹.
Peut-être espérez-vous que ma douceur lassée
Donnera quelque atteinte à sa gloire passée ;
Mais quand votre vertu ne m'aurait point charmé,
Vous attaquez, Madame, un vainqueur désarmé.
Mon âme, malgré vous à vous plaindre engagée,
Respecte le malheur où vous êtes plongée.
C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux.
Sans lui vous avoueriez que le sang et les larmes
N'ont pas toujours souillé la gloire de mes armes :
Vous verriez...

AXIANE.

Ah ! Seigneur, puis-je ne les point voir,
Ces vertus dont l'éclat aigrir mon désespoir ?
N'ai-je pas vu partout la victoire modeste
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste ?
Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus
Se plaire sous le joug et vanter vos vertus,
Et disputer enfin, par une aveugle envie,
À vos propres sujets le soin de votre vie ?
Mais que sert à ce cœur que vous persécutez
De voir partout ailleurs adorer vos bontés ?
Pensez-vous que ma haine en soit moins violente,
Pour voir baiser partout la main qui me tourmente ?
Tant de rois par vos soins vengés ou secourus,

¹ Voltaire, dans *Zaïre* (acte IV, scène II), a emprunté ce vers à Racine :
Vous ne m'entendez point, amant faible et jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous.

ALEXANDRE LE GRAND

Tant de peuples contents me rendent-ils Porus ?
Non, Seigneur : je vous hais d'autant plus qu'on vous aime¹,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même,
Que l'univers entier m'en impose la loi,
Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

ALEXANDRE.

J'excuse les transports d'une amitié si tendre ;
Mais, Madame, après tout, ils doivent me surprendre.
Si la commune voix ne m'a point abusé,
Porus d'aucun regard ne fut favorisé.
Entre Taxile et lui votre cœur en balance
Tant qu'ont duré ses jours a gardé le silence ;
Et lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui,
Vous commencez, Madame, à prononcer pour lui ?
Pensez-vous que sensible à cette ardeur nouvelle,

¹ Luneau de Boisjermain a signalé dans *Sertorius* des vers de Corneille que rappellent ceux de Racine. C'est Pompée qui parle ainsi à Sertorius :

*Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'erre en vos fers qu'esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
À détruire un pouvoir que fait régner l'amour.*

(*Sertorius*, acte III, scène I, vers 911-916.)

L'idée de se plaindre d'une vertu dangereuse, à qui l'on ne peut refuser son admiration, est à peu près la même dans les deux poètes ; mais la ressemblance ne va pas plus loin. Cornélie, dans *Pompée* (acte V, scène IV, vers 1781 et 1732), parle aussi à Pompée à peu près de la même manière :

*Tu vois que ta vertu, qu'en vain on veut trahir,
Me force de priser ce que je dois haïr.*

JEAN RACINE

Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle ?
Ne vous accablez point d'inutiles douleurs :
Des soins plus importants vous appellent ailleurs.
Vos larmes ont assez honoré sa mémoire.
Régnez, et de ce rang soutenez mieux la gloire ;
Et redonnant le calme à vos sens désolés,
Rassurez vos États par sa chute ébranlés.
Parmi tant de grands rois choisissez-leur un maître.
Plus ardent que jamais, Taxile...

AXIANE.

Quoi ? le traître !

ALEXANDRE.

Hé ! de grâce, prenez des sentiments plus doux :
Aucune trahison ne le souille envers vous.
Maître de ses États, il a pu se résoudre
À se mettre avec eux à couvert de la foudre.
Ni serment ni devoir ne l'avoient engagé
À courir dans l'abîme où Porus s'est plongé.
Enfin souvenez-vous qu'Alexandre lui-même
S'intéresse au bonheur d'un prince qui vous aime.
Songez que réunis par un si juste choix,
L'Inde et l'Hydaspe entiers couleront sous vos lois ;
Que pour vos intérêts tout me sera facile,
Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
Il vient. Je ne veux point contraindre ses soupirs ;
Je le laisse lui-même expliquer ses désirs.
Ma présence à vos yeux n'est déjà que trop rude.
L'entretien des amants cherche la solitude :
Je ne vous trouble point.

Scène III

AXIANE, TAXILE

AXIANE.

Approche, puissant roi,
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi.
On veut en ta faveur combattre ma colère ;
On dit que tes désirs n'aspirent qu'à me plaire¹,
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour.
On fait plus, et l'on veut que je t'aime à mon tour
Mais sais-tu l'entreprise où s'engage ta flamme ?
Sais-tu par quels secrets on peut toucher mon âme ?
Es-tu prêt... ?

¹ C'est encore Luneau de Boisjermain qui nous avertit d'un rapprochement entre ce passage et la scène IV de L'acte II de *Sertorius*, vers 679-684. Viriate tient à Perpenna a peu près le même langage qu'Axiane à Taxile :

Vous m'aimez, Perpenna ; Sertorius le dit

Par où prétendez-vous mériter une reine ?

À quel titre lui plaire, et par quel charme un jour

Obliger sa couronne à payer votre amour ?

TAXILE.

Ah ! Madame, éprouvez seulement
Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant.
Que faut-il faire ?

AXIANE.

Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,
Aimer la gloire autant que je l'aime moi-même,
Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits,
Et haïr Alexandre autant que je le hais ;
Il faut marcher sans crainte au milieu des alarmes ;
Il faut combattre, vaincre, ou périr sous les armes
Jette, jette les yeux sur Porus et sur toi,
Et juge qui des deux était digne de moi.
Oui, Taxile, mon cœur, douteux en apparence,
D'un esclave et d'un roi faisait la différence¹.
Je l'aimai, je l'adore ; et puisqu'un sort jaloux
Lui défend de jouir d'un spectacle si doux,
C'est loi que je choisis pour témoin de sa gloire :
Mes pleurs feront toujours revivre sa mémoire ;
Toujours tu me verras, au fort de mon ennui,
Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.

TAXILE.

Ainsi je brûle en vain pour une âme glacée ?
L'image de Porus n'en peut être effacée².

¹ Var. *D'un lâche et d'un héros faisait la différence.* (1666)

² Après ce vers, comme après le vers 1188, les éditions de 1666 et de 1672 ont un point d'interrogation. Celles de 1676 et de 1687 en ont seulement un après le vers 1188 ; celle de 1697, que nous suivons, n'en a ni après l'un ni après l'autre.

ALEXANDRE LE GRAND

Quand j'irais, pour vous plaire, affronter le trépas,
Je me perdrais, Madame, et ne vous plairais pas.
Je ne puis donc...

AXIANE.

Tu peux recouvrer mon estime :

Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.
L'occasion te rit : Porus dans le tombeau
Rassemble ses soldats autour de son drapeau ;
Son ombre seule encor semble arrêter leur fuite.
Les tiens même, les tiens, honteux de ta conduite,
Font lire sur leurs fronts justement courroucés
Le repentir du crime où tu les as forcés.
Va seconder l'ardeur du feu qui les dévore ;
Venge nos libertés qui respirent encore ;
De mon trône et du tien deviens le défenseur ;
Cours, et donne à Porus un digne successeur.
Tu ne me réponds rien. Je vois sur ton visage
Qu'un si noble dessein étonne ton courage.
Je te propose en vain l'exemple d'un héros :
Tu veux servir. Va, sers, et me laisse en repos¹.

TAXILE.

Madame, c'en est trop. Vous oubliez peut-être²

¹ Comparez le vers 1002 de *la Thébàide* :

Qu'il parle, qu'il s'explique, et nous laisse en repos.

² Var.

TAXILE.

*Hé bien ! n'en parlons plus. Les soupirs et les larmes
Contre tant de mépris sont d'impuissantes armes ;
Mais c'est user, Madame, avec trop de rigueur*

JEAN RACINE

Que si vous m’y forcez, je puis parler en maître,
Que je puis me lasser de souffrir vos dédains,
Que vous et vos États, tout est entre mes mains ;
Qu’après tant de respects, qui vous rendent plus fière,
Je pourrai...

AXIANE.

Je t’entends. Je suis ta prisonnière :
Tu veux peut-être encor captiver mes désirs ;
Que mon cœur en tremblant réponde à tes soupirs.
Hé bien ! dépouille enfin cette douceur contrainte ;
Appelle à ton secours la terreur et la crainte ;
Parle en tyran tout prêt à me persécuter :
Ma haine ne peut croître, et tu peux tout tenter.
Surtout ne me fais point d’inutiles menaces.
Ta sœur vient t’inspirer ce qu’il faut que tu fasses.
Adieu. Si ses conseils et mes vœux en sont crus,
Tu m’aideras bientôt à rejoindre Porus.

TAXILE.

Ah ! plutôt...

*Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon cœur.
Tout aimant que je suis, vous oubliez peut-être. (1666 et 72)*

Scène IV

TAXILE, CLÉOFILE

CLÉOFILE.

Ah ! quittez cette ingrante princesse,
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse,
Qui met tout son plaisir à vous désespérer.
Oubliez...

TAXILE.

Non, ma sœur, je la veux adorer.
Je l'aime ; et quand les vœux que je pousse pour elle
N'en obtiendraient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous ses mépris, maigre tous vos discours,
Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
Sa colère après tout n'a rien qui me surprenne :
C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne.
Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont train.
Si je n'étais aimé, je serais moins haï.
Je la verrais, sans nous, par mes soins défendue,
Entre Porus et moi demeurer suspendue ;
Et ne serait-ce pas un bonheur trop charmant

Que de l'avoir réduite à douter un moment ?
Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine :
Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine.
J'y cours : je vais m'offrir à servir son courroux,
Même contre Alexandre, et même contre vous.
Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre ;
Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre ;
Et sans m'inquiéter du succès de vos feux,
Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux.

CLÉOFILE.

Allez donc, retournez sur le champ de bataille ;
Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
À quoi s'arrête ici ce courage inconstant ?
Courez : on est aux mains, et Porus vous attend.

TAXILE.

Quoi ? Porus n'est point mort ? Porus vient de paraître¹ ?

CLÉOFILE.

C'est lui : de si grands coups le font trop reconnaître.
Il l'avait bien prévu : le bruit de son trépas
D'un vainqueur trop crédule a retenu le bras.
Il vient surprendre ici leur valeur endormie,
Troubler une victoire encor mal affermie ;
Il vient, n'en doutez point, en amant furieux,
Enlever sa maîtresse, ou périr à ses yeux.
Que dis-je ? Votre camp, séduit par cette ingrante,
Prêt à suivre Porus, en murmures éclate.
Allez vous-même, allez, en généreux amant,

¹ *Quoi ? ma sœur, on se bat ? Porus vient de paraître ?* (1666-87)

ALEXANDRE LE GRAND

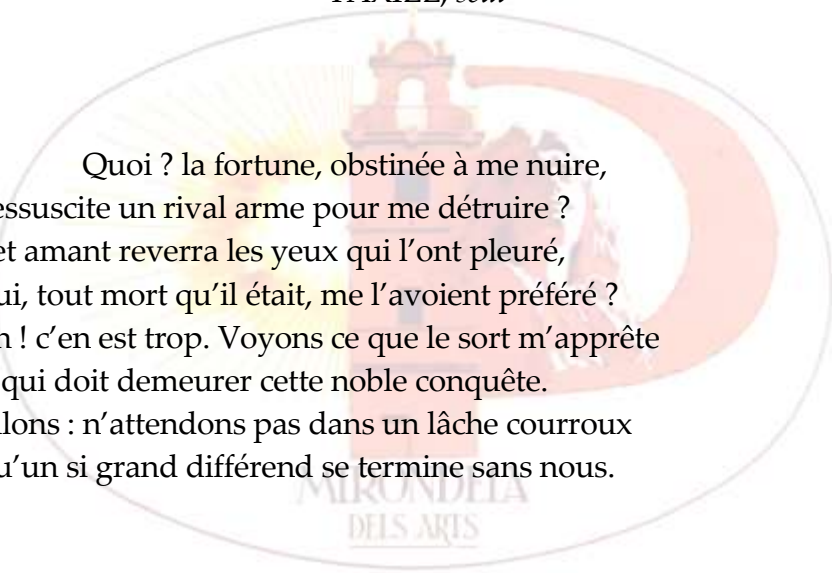
Au secours d'un rival aimé si tendrement.

Adieu.



Scène V

TAXILE, *seul*



Quoi ? la fortune, obstinée à me nuire,
Ressuscite un rival arme pour me détruire ?
Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
Qui, tout mort qu'il était, me l'avoient préféré ?
Ah ! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'apprête
À qui doit demeurer cette noble conquête.
Allons : n'attendons pas dans un lâche courroux
Qu'un si grand différend se termine sans nous.

ACTE V



Scène première

ALEXANDRE, CLÉOFILE

ALEXANDRE.

Quoi ? vous craigniez Porus même après sa défaite¹ ?
Ma victoire à vos yeux semblait-elle imparfaite ?
Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'échapper,
Que mes ordres partout ont fait envelopper.
Loin de le craindre encor, ne songez qu'à le plaindre.

CLÉOFILE.

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fût, le bruit de sa valeur
M'inquiétait bien moins que ne fait son malheur.
Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée,

¹ Var. *Quoi ? vous craignez Porus même après sa défaite ?*

Ma victoire à vos yeux semble-t-elle imparfait ?

Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'éviter.

Lui-même à son vainqueur il se vient présenter.*

* Les éditions de 1702, 1713, 1722. 1728, 1736, 1750 et celle de M. Aimé-Martin ont conservé le premier vers de cette variante : « Quoi ? vous craignez... » au lieu de : « Quoi ? vous craigniez... »

ALEXANDRE LE GRAND

Ses forces, ses exploits ne m'ont point alarmée ;
Mais, Seigneur, c'est un roi malheureux et soumis,
Et dès lors je le compte au rang de vos amis.

ALEXANDRE.

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre :
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il sait bien qu'à regret je m'y suis résolu ;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
Je dois même un exemple au reste de la terre :
Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre,
Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.
Vaincu deux fois, hai de ma belle princesse...

CLÉOFIE.

Je ne hais point Porus, Seigneur, je le confesse.
Et s'il m'était permis d'écouter aujourd'hui
La voix de ses malheurs qui me parle pour lui,
Je vous dirais qu'il fut le plus grand de nos princes,
Que son bras fut longtemps l'appui de nos provinces,
Qu'il a voulu peut-être en marchant contre vous
Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups,
Et qu'un même combat signalant l'un et l'autre,
Son nom volât partout à la suite du vôtre.
Mais si je le défends, des soins si généreux
Retombent sur mon frère et détruisent ses vœux,
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne ?
Sa perte est infaillible, et peut-être la mienne.
Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable et m'en voudra punir.

Et maintenant encor que votre cœur s'apprête
À voler de nouveau de conquête en conquête,
Quand je verrai le Gange entre mon frère et vous,
Qui retiendra, Seigneur, son injuste courroux ?
Mon âme loin de vous languira solitaire.
Hélas ! s'il condamnait mes soupirs à se taire,
Que deviendrait alors ce cœur infortuné ?
Où sera le vainqueur à qui je l'ai donné ?

ALEXANDRE.

Ah ! c'en est trop, Madame ; et si ce cœur se donne,
Je saurai le garder, quoi que Taxile ordonne,
Bien mieux que tant d'États qu'on m'a vu conquérir.
Et que je n'ai gardés que pour vous les offrir.
Encore une victoire, et je reviens, Madame,
Borner toute ma gloire à régner sur votre âme,
Vous obéir moi-même, et mettre entre vos mains
Le destin d'Alexandre et celui des humains.
Le Mallien m'attend, prêt à me rendre hommage¹.
Si près de l'Océan², que faut-il davantage
Que d'aller me montrer à ce fier élément
Comme vainqueur du monde et comme votre amant ?
Alors...

CLÉOFILE.

Mais quoi, Seigneur ? toujours guerre sur guerre ?
Cherchez-vous des sujets au delà de la terre ?

¹ Les *Malliens* ou *Malles* habitaient entre l'Acésine, déjà grossi de l'Hydaspe ,et l'Hydraote, jusqu'au confluent de l'Hydraote et de l'Acésine, et aussi au delà de l'Hydraote jusqu'à l'Indus.

² « Jam prospicere se Oceanum. » (Quinte-Curce, livre IX, chapitre IV.)

ALEXANDRE LE GRAND

Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatants
Des pays inconnus même à leurs habitants¹ ?
Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes ?
Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des déserts que le ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-même expirer² ;
Et peut-être le sort, dont la secrète envie
N'a pu cacher le cours d'une si belle vie,
Vous attend dans ces lieux, et veut que dans l'oubli³
Votre tombeau du moins demeure enseveli.
Pensez-vous y traîner les restes d'une armée
Vingt fois renouvelée et vingt fois consumée ?
Vos soldats, dont la vue excite la pitié⁴,
D'eux-mêmes en cent lieux ont laissé la moitié⁵,

¹ Cœnus dit semblablement à Alexandre : « Emeusis maria terrasque, melius nobis quam incolis omnia nota sunt. Pœne in ultimo mundi fine consistimus. In alium orbem paras ire, et Indiam quæris Indis quoque ignotam. » Quinte-Curce : livre IX, chapitre III.)

² « Macedones... seditiosis vocibus regem increpare cœperunt : ...[se] trahi extra sidera et solem, cogique adire, quæ mortalium oculis natura subduxerit... Quod præmium ipsos mancre ? Caliginem ac tenebras et perpetuam noctem profundo ineubantem... immobiles undas in quibus immoriens natura defecerit. » (Quinte-Curce, livre IX, chapitre IV.)

³ Var. *Vous attend en ces lieux, et veut que dans l'oubli.* (1666 et 72)

⁴ « Nostra vis in fine jam est. Intuere corpora exsanguia, tot perfossa vulneribus. » (Quinte-Curce, livre IX, chapitre III.)

⁵ Var. [*Vos soldats, dont la vue excite la pitié,*]

Qui d'eux-même en cent lieux ont laissé la moitié,

Par leurs gémissements vous font assez connaître... (1666)

Var. *Vos soldats, qui tout blancs, excitant la pitié,*

JEAN RACINE

Et leurs gémissements vous font assez connaître...

ALEXANDRE.

Ils marcheront, Madame, et je n'ai qu'à paraître.
Ces cœurs qui dans un camp, d'un vain loisir déçus,
Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus,
Revivront pour me suivre, et blâmant leurs murmures,
Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures¹.
Cependant de Taxile appuyons les soupirs :
Son rival ne peut plus traverser ses désirs,
Je vous l'ai dit, Madame, et j'ose encor vous dire...

CLÉOFILE.

Seigneur, voici la Reine.



[D'eux-mêmes en cent lieux ont laissé la moitié,]

Par leurs gémissements vous font assez connaître (1672)

¹ « Omnis multitudo, et maxime militaris, mobili impetu fertur... Non alias tam alacer cla or ab exercitu est redditus, jubentiurn duceret. Diis secundis. » (Quinte-Curce, livre IX, chapitre IV.)

Scène II

ALEXANDRE, AXIANE, CLÉOFILE

ALEXANDRE.

Hé bien ! Porus respire.

Le ciel semble, Madame, écouter vos souhaits ;
Il vous le rend...

AXIANE.

Hélas ! il me l'ôte à jamais !

Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine ;
Sa mort était douteuse, elle devient certaine :
D y court ; et peut-être il ne s'y vient offrir
Que pour me voir encore et pour me secourir.
Mais que ferait-il seul contre toute une armée ?
En vain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée ;
En vain quelques guerriers, qu'anime son grand cœur,
Ont ramené l'effroi dans le camp du vainqueur :
Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.
Encor si je pouvais, en sortant de ces lieux,
Lui montrer Axiane, et mourir à ses veux !

Mais Taxile m'enferme ; et cependant le traître
Du sang de ce héros est allé se repaître :
Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il ose l'aborder.

ALEXANDRE.

Non, Madame, mes soins ont assuré sa vie¹.
Son retour va bientôt contenter votre envie.
Vous le verrez.

AXIANE.

Vos soins s'étendraient jusqu'à lui ?
Le bras qui l'accablait deviendrait son appui ?
J'attendrais son salut de la main d'Alexandre ?
Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre ?
Je m'en souviens, Seigneur, vous me l'avez promis,
Qu'Alexandre vainqueur n'avait plus d'ennemis.
Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre :
La gloire également vous arma l'un et l'autre ;
Contre un si grand courage il voulut s'éprouver,
Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver.

ALEXANDRE.

Ses mépris redoublés, qui bravent ma colère,
Mériteraient sans doute un vainqueur plus sévère.
Son orgueil en tombant semble s'être affermi ;
Mais je veux bien cesser d'être son ennemi.
J'en dépouille, Madame, et la haine et le titre ;
De mes ressentiments je fais Taxile arbitre :

¹ Quinte-Curce parle des soins qu'Alexandre donna à la vie de Porus :
« Ægrum euravit haud seeus quam si pro ipso pugnasset. » (Livre VIII,
chapitre XIV.)

ALEXANDRE LE GRAND

Seul il peut, à son choix, le perdre ou l'épargner ;
Et c'est lui seul enfin que vous devez gagner.

AXIANE.

Moi, j'irais à ses pieds mendier un asile ?
Et vous me renvoyez aux bontés de Taxile ?
Vous voulez que Porus cherche un appui si bas ?
Ah ! Seigneur, votre haine a juré son trépas.
Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.
Qu'une âme généreuse est facile à séduire !
Déjà mon cœur crédule, oubliant son courroux,
Admirait des vertus qui ne sont point en vous¹.

¹ Ce vers et les trois précédents manquent dans l'édition de 1672. Dans celle de 1666, entre le vers 1396 et le vers 1397, on lit :

*Je croyais que touché de mes justes alarmes,
Vous sauveriez Porus...*

ALEXANDRE.

*Que j'écoute vos larmes,
Tandis que votre cœur, au lieu de s'émouvoir,
Désespère Taxile et brave mon pouvoir !
Pensez-vous, après tout, que j'ignore son crime ?
C'est moi dont la faveur le noircit et l'opprime :
Vous le verriez sans moi d'un œil moins irrité.
Mais on n'en croira pas votre injuste fierté.
Porus est son captif. Avant qu'ou le ramène,
Consultez votre amour, consultez, votre haine.
Vous le pouvez d'un mot ou sauver ou punir :
Madame, prononcez ce qu'il doit devenir.*

AXIANE.

*Hélas ! que voulez-vous que ma douleur prononce ?
Pour sauver mon amant, faut-il que j'y renonce ?
Faut-il, pour obéir aux ordres du vainqueur,
Que je livre à Taxile ou Porus ou mon cœur ?*

Armez-vous donc, Seigneur, d'une valeur cruelle :
Ensanglantez la fin d'une course si belle.
Après tant d'ennemis qu'on vous vit relever,
Perdez le seul enfin que vous deviez sauver.

ALEXANDRE.

Hé bien ! aimez Porus sans détourner sa perte ;
Refusez la faveur qui vous était offerte ;
Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux ;
Mais enfin, s'il périt, n'en accusez que vous.
Le voici. Je veux bien le consulter lui-même¹ :
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême².

*Pourquoi m'ordonnez-vous un choix si difficile?
Abandonnez mes jours au pouvoir de Taxile,
J'y consens. Ne peut-il se venger à son tour ?
Qu'il contente sa haine, et non pas son amour.
Punissez les mépris d'une fière princesse,
Qui d'un cœur endurci le haïra sans cesse.*

CLÉOFILE.

*Et pourquoi ces mépris qu'il n'a pas mérités,
Lui qui semble adorer jusqu'à vos cruautés ?
Pourquoi garder toujours cette haine enflammée ?*

AXIANE.

*C'est pour vous avoir crue et pour m'avoir aimée.
Je connais vos desseins. Votre esprit alarmé
Veut éteindre un courroux par vous-même allumé.
Vous me craignez enfin. Mais qu'il vienne, ce frère,
Il saura quelle main l'expose à ma colère :
Heureuse si je puis lui donner aujourd'hui
Plus de haine pour vous que je n'en ai pour lui ! (1666)*

¹ Var. *Le voici. Consultons-le en ce péril extrême.* (1666)

Var. *Il vient. Il faut l'entendre en ce péril extrême.* (1672)

² Var. *Je veux à son secours n'appeler que lui même.* (1666 et 72)

Scène III

ALEXANDRE, PORUS, AXIANE, CLÉOFILE,
ÉPHESTION, GARDES D'ALEXANDRE

ALEXANDRE.

Hé bien ! de votre orgueil, Porus, voilà le fruit.
Où sont ces beaux succès qui vous avoient séduit ?
Cette fierté si haute est enfin abaissée.
Je dois une victime à ma gloire offensée :
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon, refusé tant de fois.
Cette reine, elle seule à mes bontés rebelle¹,
Aux dépens de vos jours veut vous être fidèle,
Et que sans balancer vous mouriez, seulement
Pour porter au tombeau le nom de son amant.
N'achetez point si cher une gloire inutile :
Vivez ; mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS.

Taxile ?

¹ Var. *Axiane, elle seule à mes bontés rebelle.* (1666-72)

JEAN RACINE

ALEXANDRE.

Oui.

PORUS.

Tu fais bien, et j'approuve tes soins :

Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.

C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire ;

Il t'a donné sa sœur ; il t'a vendu sa gloire ;

Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais

Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits ?

Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille :

Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE.

Quoi ? Taxile¹ ?

CLÉOFILE.

Qu'entends-je ?

ÉPHESTION.

Oui, Seigneur, il est mort :

Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.

Porus était vaincu ; mais au lieu de se rendre,

Il semblait attaquer, et non pas se défendre.

Ses soldats, à ses pieds étendus et mourants,

Le mettaient à l'abri de leurs corps expirants.

Là, comme dans un fort, son audace enfermée

Se soutenait encor contre toute une armée,

Et d'un bras qui portait la terreur et la mort,

Aux plus hardis guerriers en défendait l'abord.

Je l'épargnais toujours. Sa vigueur affaiblie

¹ Les éditions de 1666 et de 1672 ponctuent ainsi le commencement de ce vers :

« *Quoi Taxile...* »

Bientôt en mon pouvoir aurait laissé sa vie,
Quand sur ce champ fatal Taxile descendu¹ :
« Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû.
C'en est fait, a-t-il dit, et ta perte est certaine,
Porus ; il faut périr, ou me céder la Reine. »
Porus, à cette voix ranimant son courroux,
A relevé ce bras lassé de tant de coups ;
Et cherchant son rival d'un œil fier et tranquille :
« N'entends-je pas, dit-il, l'infidèle Taxile,
Ce traître à sa patrie, à sa maîtresse, à moi ?
Viens, lâche, poursuit-il, Axiane est à toi :
Je veux bien te céder cette illustre conquête ;
Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.
Approche. » À ce discours, ces rivaux irrités
L'un sur l'autre à la fois se sont précipités.
Nous nous sommes en feule opposés à leur rage ;
Mais Porus parmi nous court et s'ouvre un passage,
Joint Taxile, le frappe² ; et lui perçant le cœur,

¹ M. Aimé-Martin donne ce vers ainsi :

Quand sur ce champ fatal Taxile est descendu.

² Les principaux traits de ce récit sont empruntés à Quinte-Curce. Mais dans cet historien ce n'est point Taxile, c'est son frère qui vient exhorter Porus à se rendre, et que le roi indien perce d'un trait : « Frater Taxilis... monere coepit Porum ne ultima experiri perseveraret, dederetque se victori. At ille, quanquam exhaustæ erant vires, deticiebatque sanguis, tamen ad notam vocem excitatus : *Agnosco, inquit, Taxilis fratrem, imperii regnique sui proditoris ; et telum... contorsit in eum.* » (Livre VIII, chapitre XIV.) Dans Arrien (Livre V, chapitre XVIII), c'est Taxile lui-même qui s'approche de Porus, pour lui conseiller de se soumettre au vainqueur. Porus veut le percer de son javelot, et

Content de sa victoire, il se rend au vainqueur.

CLÉOFILE.

Seigneur, c'est donc à moi de répandre des larmes :
C'est sur moi qu'est tombé tout le faix de vos armes.
Mon frère a vainement recherché votre appui,
Et votre gloire, hélas ! n'est funeste qu'à lui.
Que lui sert au tombeau l'amitié d'Alexandre ?
Sans le venger, Seigneur, l'y verrez-vous descendre ?
Souffrirez-vous qu'après l'avoir percé de coups,
On en triomphe aux yeux de sa sœur et de vous ?

AXIANE.

Oui, Seigneur, écoutez les pleurs de Cléofile.
Je la plains. Elle a droit de regretter Taxile :
Tous ses efforts en vain l'ont voulu conserver ;
Elle en a fait un lâche, et ne l'a pu sauver.
Ce n'est point que Porus ait attaqué son frère ;
Il s'est offert lui-même à sa juste colère.
Au milieu du combat que venait-il chercher ?
Au courroux du vainqueur venait-il l'arracher ?
Il venait accabler, dans son malheur extrême,
Un roi que respectait la Victoire elle-même.
Mais pourquoi vous ôter un prétexte si beau ?
Que voulez-vous de plus ? Taxile est au tombeau.
Immolez-lui, Seigneur, cette grande victime ;
Vengez-vous ; mais songez que j'ai part à son crime.
Oui, oui, Porus, mon cœur n'aime point à demi ;
Alexandre le sait, Taxile en a gémi.

l'eût tué, si Taxile ne se fût hâté de fuir.

ALEXANDRE LE GRAND

Vous seul vous l'ignoriez ; mais ma joie est extrême¹
De pouvoir en mourant vous le dire à vous-même.

PORUS.

Alexandre, il est temps que tu sois satisfait².
Tout vaincu que j'étais, tu vois ce que j'ai fait.
Crains Porus ; crains encor cette main désarmée
Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis,
Et réveiller cent rois dans leurs fers endormis.
Étouffe dans mon sang ces semences de guerre³ ;
Va vaincre en sûreté le reste de la terre.
Aussi bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien
Reconnaisse un vainqueur, et te demande rien⁴.

¹ Var. *Vous seul vous l'ignorez ; mais ma joie est extrême.* (1672)

² Var. *Ah ! Madame, sur moi laissez tomber leurs coups.*

Ne troublez point un sort que vous rendez si doux.

Vous m'allez regretter. Quelle plus grande gloire

Pouvait à mes soupirs accorder la victoire ?

[Alexandre, il est temps que tu sois satisfait.] (1666-76)

³ Le *Porus* de Boyer (acte IV, scène VI) parle à peu près dans le même sens :

Venge-toi, sauve-toi des efforts de ma haine.

Si je suis dans tes fers, je puis rompre ma chaîne ;

Crois-moi, n'épargne point un puissant ennemi :

Tu n'en as jusqu'ici triomphé qu'à demi.

Achève, et par ma mort assure ta victoire.

⁴ Ces vers ressemblent beaucoup à ceux que Corneille met dans la bouche de Cornélie (*Pompée*, acte III, scène IV, vers 1022-1025). La réminiscence va même (ce qui n'est pas ordinaire chez Racine) jusqu'à la reproduction presque textuelle de deux hémistiches :

Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,

De peur de s'oublier, ne te demande rien.

JEAN RACINE

Parle ; et sans espérer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sais user de la victoire.

ALEXANDRE.

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser :
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit être alarmée,
Votre nom peut encor plus que toute une armée.
Je m'en dois garantir. Parlez donc. Dites-moi,
Comment prétendez-vous que je vous traite ?

PORUS.

En roi¹.

ALEXANDRE.

Hé bien ! c'est donc en roi qu'il faut que je vous traite.
Je ne laisserai point ma victoire imparfaite.
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas.

Ordonne, etc...

¹ « Porus ayant été pris, Alexandre lui demanda comment il voulait être traité : « En roi, » dit Porus. Et comme Alexandre le pressait de s'expliquer davantage : « Ce mot *en roi* dit tout, » répondit Porus. » (Plutarque, *Vie d'Alexandre*, chapitre IX.) Le récit d'Arrien (Livre V, chapitre XIX) est à peu près semblable. – Boyer n'a pas entièrement négligé de tirer parti de l'héroïque réponse de Porus ; mais il ne l'a pas, comme Racine, conservée dans son énergique précision ; et, en la délayant, il l'a mise dans une autre bouche, dans celle d'Argire, femme de Porus :

*Porus est en tes mains, et le sort a voulu
Que d'Argire et de lui tu sois maître absolu.
Mais lorsque sa rigueur insolemment nous brave,
Souviens-toi qu'il est roi, plutôt que ton esclave ;
Et ne prétendant pas de lui donner la loi,
Songe à le moins traiter en esclave qu'en roi.*

(*Porus*, acte IV, scène VI.)

ALEXANDRE LE GRAND

Régnez toujours, Porus : je vous rends vos États.
Avec mon amitié recevez Axiane :
À des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, régnez tous deux; et seuls de tant de rois
Jusques aux bords du Gange allez donner vos lois.

À Cléofile¹.

Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre ;
Mais enfin c'est ainsi que se venge Alexandre.
Je vous aime ; et mon cœur, touché de vos soupirs,
Voudrait par mille morts venger vos déplaisirs.
Mais vous-même pourriez prendre pour une offense
La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense :
Il en triompherait ; et bravant ma rigueur,
Porus dans le tombeau descendrait en vainqueur.
Souffrez que jusqu'au bout achevant ma carrière,
J'apporte à vos beaux yeux ma vertu toute entière².
Laissez régner Porus couronné par mes mains,
Et commandez vous-même au reste des humains.
Prenez les sentiments que ce rang vous inspire³ ;
Faites dans sa naissance admirer votre empire,
Et regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la sœur de Taxile oubliez le courroux.

¹ Ces mots : « À Cléofile, » sont à la marge dans les éditions de 1666 et de 1672.

² Ainsi dans toutes les éditions publiées du vivant de Racine. Voyez les vers 563, 639 et 908 de *la Thébaïde* ; et comparez, dans les vers 435 et 905 d'Alexandre, tout sans accord devant un mot commençant par une consonne.

³ Les éditions de 1702, 1713, 1722, 1728 et 1750 portent :

Prenez les sentiments que ce roi vous inspire.

AXIANE.

Oui, Madame, réglez ; et souffrez que moi-même
J'admire le grand cœur d'un héros qui vous aime.
Aimez ; et possédez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer votre amant.

PORUS.

Seigneur, jusqu'à ce jour l'univers en alarmes
Me forçait d'admirer le bonheur de vos armes ;
Mais rien ne me forçait, en ce commun effroi,
De reconnaître en vous plus de vertu qu'en moi¹ :
Je me rends ; je vous cède une pleine victoire.
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire.
Allez, Seigneur : rangez l'univers sous vos lois ;
Il me verra moi-même appuyer vos exploits.
Je vous suis ; et je crois devoir tout entreprendre
Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alexandre.

CLÉOFILE.

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste, abattu ?
Je ne murmure point contre votre vertu.
Vous rendez à Porus la vie et la couronne :
Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne ;
Mais ne me pressez point : en l'état où je suis,
Je ne puis que me taire, et pleurer mes ennuis.

ALEXANDRE.

Oui, Madame, pleurons un ami si fidèle ;
Faisons en soupirant éclater notre zèle,
Et qu'un tombeau superbe instruisse l'avenir
Et de votre douleur et de mon souvenir.

¹ L'édition de 1728 et celle de M. Aimé-Martin ont *vertu*, au lieu de *vertus*.

ALEXANDRE LE GRAND

¹ Les traits les plus marquants de cette scène dernière se reconnaissent dans la pièce de Boyer, mais dispersés dans plusieurs scènes, usés avant le dénouement, et comme perdus au milieu d'une intrigue mal imaginée. Cependant il faut rendre justice même à Boyer. Cette clémence généreuse du vainqueur, et cette admiration qui soumet jusqu'à la haine du vaincu, lui ont inspiré quelques vers dont l'accent n'est pas sans fierté ni sans vigueur, et qu'on ne nous blâmera peut-être pas de citer ici. Quelque supérieur que soit Racine, ils pourront servir de point de comparaison. Voici d'abord un passage de la scène VII de l'acte IV.

ALEXANDRE.

*...J'ajoute aux États qui sont sous ta couronne
Ceux que sur tes voisins ta conquête me donne.
J'aurai beaucoup gagné si je puis à ce prix
Compter le grand Porus au rang de mes amis.*

ARGIRE.

*Ô générosités à qui tout se doit rendre !
Ô cœur vraiment royal !*

PORUS.

*Tu sais vaincre, Alexandre ;
Et le ciel rassemblant tant de vertus en toi
Sans doute à l'univers ne veut donner qu'un roi.
À cette auguste loi j'obéis sans contrainte.
Règne : porte partout ou l'amour ou la crainte.
Rien ne puisse arrêter ton destin glorieux !*


Nous retrouvons l'expression des mêmes sentiments dans la scène IV de l'acte V :

PORUS.

*Princesses, ce vainqueur vous rend la liberté.
Il fait plus, il me rend la puissance royale,
Mais avec tant d'excès que sa main libérale
Joint ce que l'Inde enferme à mes anciens États...*

À Alexandre.

Je haïrais le sceptre et le titre de roi,



*S'il fallait les tenir d'un autre que de toi.
Mais pour me consoler du sort de cette guerre,
Je n'ai qu'à regarder tous les rois de la terre :
Ils ont tous mérité ta haine ou ta pitié,
Et j'ose me vanter d'avoir ton amitié.*

Enfin, dans la scène dernière de la pièce :
PORUS.

*Rendons grâce aux bontés d'un vainqueur généreux.
Puisse-t-il à jamais, plus craint que le tonnerre,
Faire à tout l'univers une aussi douce guerre !
Et puissent par son bras cent princes étonnés
Se voir à même temps captifs et couronnés !*

ALEXANDRE.

*Puisse-t-il en tous lieux et dans chaque victoire
Combattre et triompher avecque tant de gloire,
Aimer si justement ceux qu'd aura soumis,
Et rencontrer partout de pareils ennemis !*